

Association Culturelle Marcel Légaut (A.C.M.L.)

**Pour une histoire religieuse concrète des XX^e et XXI^e siècles :
les groupes Légaut et leurs membres**

L'abbé Gaudefroy (1878 – 1971),
homme aux deux carrières et aux fidélités à longueur de vie
(Légaut, Breuil, Teilhard)

Dominique Lerch
Février 2010

L'histoire religieuse du XXe siècle -de l'entre deux guerres notamment-est encore à écrire : le mouvement des idées se retrouve dans les grandes synthèses¹, mais à côté d'elles, le vécu des personnes se disant chrétiennes, catholiques, disciples de Jésus, reste à faire. Le groupe Légaut (1900 – 1990)² permet la traversée du siècle³.

Il y a eu plusieurs « groupes Légaut », chronologie, cotisation et type de groupe éclairant ces différences. Pour faire simple, et en ne prenant que l'été, possibilité de rencontres pour des enseignants car bon nombre de membres du groupe l'était, Chadefaud-Scourdois avant 1940, Les Granges (Drôme) de 1945 à 1965, Mirmande avec Légaut de 1965 à 1990, sans Marcel Légaut depuis 1990⁴. Dans ce premier groupe Légaut, à Chadefaud-Scourdois, l'abbé Gaudefroy⁵ a joué un rôle double : de l'aveu même de Marcel Légaut, c'est un aumônier très « libéral », qui laisse Légaut mener le groupe comme il l'entend. Et c'est aussi un animateur discret, celui de feuilles imprimées qui, sous le titre du *Montcelet*⁶, rejoignent la diaspora du groupe Légaut.

Ainsi, aux côtés de Marcel Légaut, il y a eu, là aussi en reprenant une de ses expressions, « un pilier » du groupe qui, l'étayant sous une forme qui est à lui, aide Légaut à se rendre intelligent, par la présence et l'écoute, et qui rayonne : l'actuel « bulletin » du groupe Légaut (*Quelques Nouvelles*) et *Le Montcelet* ont joué le même rôle. Et à l'intérieur de ce groupe, des liens d'amitié à la dimension d'une vie avec, pour ne citer que deux, Lucien Matthieu ou Gérard Soulages.

L'abbé Gaudefroy est un scientifique. Et ses « traces livresques » sont peu nombreuses : à la Bibliothèque Nationale François Mitterrand son diplôme d'études supérieures, *Figures d'efflorescences et de transformation obtenue par la déshydratation de quelques sulfates*⁷, une thèse de doctorat publiée en 1919, *Etudes des figures de*

¹ Il existe plusieurs *Histoire Religieuse* ; l'une des plus accessibles est *L'Histoire du Christianisme*, dont le tome 9, sous la direction de Jean-Marie Mayeur, concerne notre période.

² PELLETIER Denis, *La crise catholique. Religion, société, politique en France (1965-1978)*, Paris, Payot, 2005, 336 p. donne sa place à ce spirituel.

³ FOUILLOUX Etienne, « Marcel Légaut un chrétien en son siècle », *Quand renaît le spirituel*, Actes du colloque international, Lyon 2000, Mirmande, Association Culturel Marcel Légaut, 2001, pp. 63-86.

⁴ Voir le travail inédit de HUOT Xavier, *Marcel Légaut ou le rêve d'une communauté*, tapuscrit, 2009, 162 p.

⁵Gérard Soulages écrit dans un tapuscrit *Le Groupe de Marcel Légaut et le rayonnement spirituel de R. P. Teilhard de Chardin*, 33 pages : « Dans mes difficultés, j'ai plus appris de l'humilité écrasée, tragiquement douloureuse de l'abbé Gaudefroy, et de son extraordinaire probité intellectuelle, que de théologiens très savants, trop assurés dans leurs déductions logiques. « Gérard, je ne sais pas, m'a-t-il souvent avoué, mais il faut chercher, et un jour quelqu'un trouvera ». Je comprends qu'un Teilhard, qu'un Gaudefroy, qu'un abbé Breuil, se soient reconnus et aimés ». Et il ajoute : « J'espère qu'un jour on osera publier leur correspondance » (p. 2). Ce qui fut fait en 1988 .

⁶ HUOT Xavier, *Le Montcelet*, tapuscrit, ANNEE, 135 p.

⁷ Soutenu devant le professeur Wallerant, le diplôme de 27 pages est publié en 1912 par l'éditeur Gauthier Villard, à Paris.

déshydratation à la surface des cristaux⁸ et un *Lexique picard de Beaucamps-Le-Vieux et de sa région*⁹. Mais n'est-ce pas là le résultat d'un double mouvement, celui d'une époque où, publier, c'est avant tout publier des articles scientifiques dans des revues, et où, en tant que prêtre, il convient, dans le prolongement direct de la crise moderniste¹⁰, de se défier de s'exposer trop à la lumière, de crainte de perdre son gagne-pain, de devoir se « reconverter » et de vivre en paria. Il y a, dans une lettre de D. Parodi à Laberthonnière, en décembre 1931, une réflexion sur l'usage et la contrainte dans l'Eglise qui éclaire cette position : « Faire mourir quelqu'un d'isolement et de misère en le déclarant *vitandus*, n'est-ce pas pire que le faire mourir sur un bûcher ? »¹¹

C'est bien peu de chose au départ d'une recherche ! Comme si, de façon délibérée, il y avait eu un enfouissement.

Un enracinement picard

Né le 12 février 1878 à Beaucamps-Le-Vieux, l'abbé Christophe Gaudfroy appartient à une famille d'industriels textiles fabriquant de gros feutres¹² anti-rayonnements, imperméables et à armature métallique, industrie qui est amenée, surtout après 1918, à connaître une crise importante.

Des recherches généalogiques remontent avec précision au XVIII^e siècle, avec le couple que formaient François Gaudfroy et Madeleine Beuvin en 1704. Au moins depuis la Révolution française existe dans la famille une tradition de fabrique de tissu ou de tisserand. Christophe Gaudfroy est le troisième d'une famille de cinq enfants (Marie née en 1874, Charles né en 1875, Christophe né en 1878, Clémence née en 1880 et Berthe née en 1881) et d'une famille unie, frappée par le décès précoce du père (1832-1882) qui amène sa mère, veuve avec cinq enfants d'un à huit ans, à reprendre l'affaire familiale. Dotée d'un fort tempérament, elle a comblé ses enfants (affection, études, arts) et leur a transmis des valeurs sur la vie, la religion, la famille. Toute sa vie, l'abbé Gaudfroy maintiendra un lien continu et étroit avec sa sœur Clémence demeurée célibataire et restée à

⁸ Le directeur de la thèse est le professeur Wallerant, directeur du laboratoire de minéralogie à la Sorbonne. Le même éditeur la publie. Frédéric Wallerant (1858-1936) a été maître de conférences de géologie à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm (1909), puis élu en 1903 professeur de minéralogie à la Sorbonne jusqu'à sa retraite en 1933, à 75 ans. Célibataire, il est enterré religieusement (A.N., AJ 16, 1591).

⁹ Le lexique est publié avec une solide introduction biographique dans la collection de la société de linguistique picarde, 44 p. L'ouvrage est épuisé. Il a été recensé dans la presse locale en 1969.

¹⁰ Sur la crise moderniste, au départ, la thèse de POULAT Emile. Elle éclate en 1902, avec la publication d'Alfred Loisy, *L'Evangile et l'Eglise. Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, 3^{ème} édition, 1996, 739 p.

¹¹ Inédit de Marie-Thérèse Perrin, dossier de préparation de *Laberthonnière et ses amis*.

¹² L'entreprise a été fondée en 1877. Il y a une usine à Beaucamps-Le-Vieux, une autre au Vieux-Rouen et un dépôt à Paris. Les brevets d'invention de Charles Gaudfroy, le père de Christophe, ont été déposés : février-11 avril 1867, fabrication d'un tissu feutre ; janvier-18 mai 1867, machine à carder et filer la bourre ; janvier-13 avril 1869, première addition au brevet sur le tissu-feutre ; sans date, traversin – biberon ; janvier-10 avril 1869, cuisine – marmotte ; juillet-5 octobre 1874, tissu matelassé ; même date, tapis asphaltique pour toitures ; janvier 1875 (?), chemise isolatrice pour compteurs à gaz ; novembre 1875, brouillon d'une addition au brevet du 5 février 1867 ; juillet 1877, nouveau genre de tissu-feutre.

Brevets belges : août 1874, brevets belges d'importation des brevets français : 1/ tapis asphaltique, 2/ tissu matelassé et tissu-feutre ; août 1878, brevets d'importation belge de tissu-feutre (brevet français de 1867).

Brevets anglais (Patents) : september 1871 : a new or improved fabric of anti-radiating textile-felt, by Charles Gaudfroy of N° 7 and 9, rue Saint Joseph, Paris, France, Merchant ; february 1875, a new or improved quilted fabric for covering steam engine by Charles Gaudfroy fils, of Beaucamps-Le-Vieux (Somme), France, Merchant; same date, a new or improved asphaltic fabric for roofing... by Charles Gaudfroy fils, of Beaucamps-Le-Vieux... ; august 1877, an improved fabric and improved means for covering parts of steam engines and other apparatus to preserve them from the effects of the ambient air... by Ch. G.f. 57 rue de Nanterre, Asnières (Seine).

Une publicité de 1877, reprise en 1882, décrit l'utilité de cette industrie : « pour le cardage, la filature et l'assainissement des bourres, la fabrication des thibaudes, des couvertures. Pour la fabrication du tissu-feutre anti-rayonnant servant à recouvrir les tuyaux et les appareils à vapeur ».

Beaucamps-Le-Vieux. Un manuscrit de six pages, écrit entre son retour du Maroc (juin 1966) et sa première petite attaque cardiaque de septembre 1966, nous donne une idée de son existence, de son sacerdoce, de l'abbé Portal¹³, de l'importance de M. Wallerant : « (...) J'ai été élevé dans la perspective d'une vocation sacerdotale. Mon père était mort lorsque j'avais quatre ans et demi et avait désiré me voir entrer dans le sacerdoce, c'est du moins ce qu'on m'a dit. J'avais du goût pour les cérémonies religieuses (...) En seconde [à Saint-Riquier], je fus remarqué par le professeur de rhétorique, admiré par un professeur de sciences (...) J'étais médiocre en latin, nul en grec, pauvre en français mais exceptionnel en mathématiques, surtout en géométrie. [A Saint-Sulpice], j'étais hésitant. Là je trouvai des professeurs formés mais j'étais mécontent de certaines tendances de l'enseignement. Plusieurs fois, je fis des objections et je dis que l'on changerait tout cela. Deux ans après (...) je n'étais pas plus avancé pour ma vocation (...) Nous avons parfois des conférences et parmi les conférences de M. de Lapparent sur la terre (...) et les cristaux . J'étais très peu porté sur la philosophie et la théologie. Mes temps libres, je faisais de la physique et des maths. Je passai mon bac de maths (...) A Saint-Martin, pendant ma troisième année de théologie, j'étais surveillant et j'allai au séminaire suivre les cours (...) Je me souviens d'avoir questionné un Lazariste (...) sur l'origine des sacrements. Je me demandais quelle était la part de l'Eglise dans l'établissement des sacrements et je reçus une réponse comminatoire : il fallait dire que Notre Seigneur les avait établis et non l'Eglise. L'atmosphère du moment était celle d'une école fermée dont on devait suivre le cours sans question. Je subis cette atmosphère et c'est l'époque où je fus très tranquille d'esprit. Ma vocation était réglée. J'ai reçu le sous-diaconat et le diaconat avec dévotion. Pour la prêtrise (...) je l'avais acceptée sans pouvoir dire à quoi je croyais. J'étais bouleversé (...) Au début de l'année scolaire suivante, je suis allé aux Carmes pour faire une licence de physique. On me fit suivre les cours de chimie de l'Institut Catholique (...) Pour la minéralogie, j'aimais bien le cours de M. Wallerant et celui de M. de Lapparent Mention passable. [A la Providence d'Amiens] on se moqua de moi ¹⁴et à la fin de la 2^{ème} année, je renonçai à enseigner (...) [A Paris] deux ans de philosophie, j'allais chez M. Portal, philosophie « temps perdu » puis j'entrai au laboratoire de M. Wallerant (...) La guerre vint et à la fin de la guerre je retournai [chez M. Portal]. Tout mon séjour fut pitoyable (...) J'hésitais à continuer la minéralogie, je parlais de rentrer dans mon diocèse. Il y eut des pourparlers. M. Portal ne m'encourageait pas ».

En 1937, dans le sillon de la condamnation de l'Action Française en 1926, des funérailles chrétiennes sont refusées à son beau-frère, Maurice Farcy, époux de sa sœur Berthe, pionnier de la radiologie et responsable picard de l'Action Française, par le vicaire général d'Amiens, ce que confirmé par l'évêque Mgr Martin. L'abbé Gaudefroy répond donc, avec l'assistance, aux prières récitées par l'enseigne de vaisseau, Jean Farcy, fils du défunt , d'après *Le Courrier Picard*. Parmi les lettres ou messages de condoléance, le duc de Guise, Henri le comte de Paris en exil, Charles Maurras, Georges Bernanos, l'abbé Breuil, le supérieur du Grand Séminaire, le chanoine Demarcy (...) et la communauté fraternelle de Chadefaud, le 24 juillet : « La communauté fraternelle de

¹³ Sur ce lazariste, père spirituel de Marcel Légaut, et initiateur d'un rapprochement avec l'Eglise anglicane, voir LADOUS Régis, *Monsieur Portal et les siens (1855 – 1926)*, Paris, Cerf, 1958, 522 p.

¹⁴Sans compter l'enseignement religieux à Amiens. Le témoignage du père d'Ouince, vraisemblablement écho de ce qu'il a lui-même entendu dans le Groupe Légaut doit être confronté à celui de la famille de l'abbé Gaudefroy, et notamment celui de Charles-François Gaudefroy : « Je reste un peu sceptique sur le fait que ce soit la première fois qu'il enseigne le catéchisme ; tous les garçons de la famille sont passés par Saint-Martin à Amiens. Le père Levé, pour mon père et mon oncle, enseignait le catéchisme, l'abbé Lépine, dit Peppone, l'abbé Démoulin, dit Camille, pour nous l'enseignaient jusque tard dans la nuit après la remise en selle en maths, latin ou grec, même des laïcs le faisaient. Ils n'enseignaient pas « le petit catéchisme du diocèse de ... » à apprendre par cœur comme je l'avais appris au cours- moyen bien sûr, mais enfin c'était l'apprentissage de textes sacrés, de leur analyse par un laïc et il me paraît douteux qu'un jeune prêtre en fonction à Saint-Martin (...) n'ait pas fait de même, c'était une des bases de l'école ». Le débat est tranché par les *Mémoires* manuscrites de l'abbé Gaudefroy : il a enseigné et l'on s'est moqué de lui, il renonce à la fin de la deuxième année

Chadefaud a célébré aujourd'hui les Mystères pour votre beau-frère, pour vous-même et votre famille, les faisant siens pour mieux prier la divine miséricorde »¹⁵.

Né à Beaucamps en 1878, l'abbé Gaudefroy est ordonné prêtre à Amiens le 29 juin 1902, après une scolarité au petit séminaire de Saint-Riquier, il est professeur à l'école Saint-Martin à Amiens, là même où il a fait sa scolarité dans l'enseignement catholique. Il prend sa retraite en 1967 à Beaucamps puis à la Maison Marie-Marthe à Amiens en 1969, il y décède le 13 septembre 1971. C'est durant cette dernière période qu'il rédige le *Lexique picard* de sa cité natale, et le *Folklore de Beaucamps-Le-Vieux* (inédit) montrant ainsi son attachement à une terre, à une langue : catholique et picard toujours.

Mais aussi une ouverture parisienne et universitaire à la Sorbonne

Passé par le Séminaire Saint-Sulpice, il est étudiant à l'Institut Catholique de Paris (juste à côté) en même temps qu'il enseigne à l'école de la Providence (1905). En 1907, il est étudiant en minéralogie à la Sorbonne, dans un autre monde, où il noue des liens d'amitié avec l'abbé Breuil, paléontologue, et le père Teilhard de Chardin. Ses qualités de chercheur sont appréciées par le professeur Wallerant, qui en fait le chef de travaux du laboratoire de minéralogie de la Sorbonne durant 27 ans. En 1919, son doctorat, soutenu, est publié. Nous sommes là dans un monde de la recherche qui débute : 101 pages, 21 notes, 16 pour des articles, 5 pour des livres. Au niveau des articles, c'est la langue française qui domine (8/16), l'allemand arrivant en second ; pour les livres, c'est l'allemand qui est premier (3/5) : peu de travaux précèdent une recherche, la science allemande, comme dans d'autres domaines (physique, médecine, archéologie ancienne ou exégèse) a une place essentielle. Muni de sa thèse, tout en restant un temps préparateur à la Sorbonne, il est recruté à l'Institut Catholique de Paris en 1919, après la guerre de 14-18 durant laquelle il est brancardier comme Teilhard. Il succède à Jean Boussac, mort au champ d'honneur. Le poste de préparateur a été créé en janvier 1920, comme préparateur auxiliaire au laboratoire de la Faculté des Sciences, fondation de l'Université avec une indemnité annuelle de 6.000 F en 1934, non soumise à retenue pour la retraite. A deux reprises, cette situation est évoquée : en 1921, le Directeur de l'Enseignement Supérieur, au Ministère, répond au Recteur de l'Académie de Paris : « Vous m'avez fait savoir qu'il ne vous semblait pas que l'état ecclésiastique fût incompatible avec l'exercice de la fonction dans l'enseignement public. Je partage (...) cette manière de voir ». Si la carrière d'enseignant dans le premier degré public est barré aux ecclésiastiques, le Supérieur (voire le Collège de France) leur est ouvert. En 1926, une note au crayon fait le point : « Ecclésiastique, il est professeur de minéralogie à l'Ecole des Sciences (i.e. l'Institut Catholique). C'est une situation bizarre : 2.000 F par an n'est plus une rémunération ; il a 48 ans. Le poste, s'il est indispensable, ne sera-t-il pas plus utilement attribué à un jeune travailleur pour qui les 2.000 F seraient une sorte de bourse d'élèves ou un complément de bourse ». En 1930, il y a 104 étudiants et le professeur Wallerand exprime une *entière satisfaction*¹⁶.

¹⁵ Ecrite par Marcel Légaut qui signe en premier, elle est signée par dix-huit membres de la communauté dont Pierre Paris, Jacques Brothier. La famille garde un dossier brûlant sur cette mise au ban, dans la mesure où la veuve « ne peut s'empêcher d'entendre les « irae », les « calamitatis », les « terribilis » de l'office des morts, et en est très affectée ». Elle mène des démarches pour une réhabilitation en 1953 à Rome, puis sa fille continue auprès de l'évêché en 1961. A noter que les *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux* (août – septembre 1939) se réjouissent de la levée de l'Interdit de 1926, le 10 juillet 1939. Sur cette question essentielle, WEBER Eugen, *L'Action Française*, Stanford 1962, Paris, Fayard, 1985, réédition 1998, 695 p. et HUGUENIN François, *A l'école de l'Action Française. Un siècle de vie intellectuelle*, Paris, Jean-Claude Lattès 1998, 638 p. Et toujours précis, car il y a eu interdiction de lire le quotidien *L'Action Française* : « Les fidèles qui persistèrent à le lire furent non pas excommuniés mais traités avec la plus grande sévérité en pécheurs publics, privés des sacrements et des funérailles religieuses », CHIRON Jacques, POULAT Emile, *Pourquoi Pie XI a-t-il condamné L'Action Française ?* Niherne, Editions BCM, 2009, 68 p.

¹⁶ A.N., AJ 16, 1095.

Enseignant de minéralogie à l'Institut Catholique (1919 – 1948)

S'ouvre alors une longue carrière (presque cinquante années !) d'enseignement à l'Institut Catholique où il va se lier d'amitié avec Edouard Branly¹⁷ (1844 – 1940), et, à un moment, demande à ce que sa chaire soit partagée pour faire entrer le père Teilhard de Chardin¹⁸ à l'Institut Catholique. Chargé de conférence en novembre 1913, il est adjoint en novembre 1921, titulaire de la chaire de minéralogie en 1924, doyen en novembre 1943, doyen honoraire en 1948¹⁹. « Un peu avant soixante-dix ans, il abandonna les travaux pratiques en Sorbonne, puis démissionna de ses fonctions de doyen à la Faculté des Sciences de l'Institut Catholique. A aucun prix il n'aurait voulu retarder la promotion des plus jeunes. Il était heureux de s'effacer²⁰. Au vrai il était encore intellectuellement en pleine force. Il demanda une mission... »

Revenons sur les quelques éléments de correspondance qui permettent de crayonner la silhouette de cet enseignant. Autour de lui, et ce dès 1912, un professeur de la Catho lui conseille de faire valoir sa candidature pour un poste de professeur à la Catho : l'abbé indique qu'il aurait eu « honte à afficher une prétention trop supérieure à (ses) modestes moyens... » De fait, il n'a pas soutenu sa thèse, et c'est cohérent avec ce qu'il affichera pour d'autres. En 1919, il habite 14 rue de Grenelle et sollicite un emploi à l'Institut « pour préparer les élèves qui désirent se présenter au certificat de minéralogie et pour y continuer (ses) travaux de laboratoire ». Il a, par ailleurs, fait en 1914 une communication à l'Académie des Sciences, ce qui ouvre une autre piste : lauréat de l'Académie des Sciences, en 1925 bibliothécaire archiviste de la Société Française de Minéralogie : en un mot, une reconnaissance par ses pairs. Toutefois, il est réaliste, sans être en aucun cas carriériste : il exprime, après sa nomination, le 9 juillet 1919, (son) désir de savoir si le traitement que lui fera l'Institut Catholique sera suffisant pour vivre honnêtement ».

S'il quitte le diocèse d'Amiens où il est incardiné, c'est avec l'accord de son évêque qui écrit, le 26 juillet 1919 à Mgr Baudrillart, recteur de la Catho : « Mon conseil, d'accord avec moi, entre dans vos vues sans réserve. Il est heureux d'avoir l'occasion trop rare de fournir un professeur à l'Institut Catholique. Toute la formation de M. l'abbé Gaudefroy le prédisposait à cette mission que vous lui confiez aujourd'hui. Déjà, je lui ai écrit... que je lui accordais l'autorisation d'accepter la chaire que vous lui proposez. Il demeurera nôtre, mais j'espère n'avoir pas à le rappeler. Si l'expérience que vous ferez de son enseignement répond à vos vues, je m'en réjouirai ; si au contraire il ne trouvait pas là sa voie, je le rappellerais. L'Institut Catholique comme le diocèse d'Amiens gardent leur liberté pour l'avenir. Je souhaite que celui-ci n'ait pas à en user. »

Cette lettre à Mgr Baudrillart, dont on ignore si l'abbé Gaudefroy a eu copie, explicite le statut de l'abbé : il demeure incardiné dans son diocèse d'origine, et, appelé par le recteur de l'Institut, il peut ou ne pas donner satisfaction, sur un plan pédagogique ou sur un plan...doctrinal, aux vues du cardinal et de l'appareil d'Eglise qu'il représente. Sur le fond, c'est une situation fragile, mais qui présente une position de repli éventuel.

Cette position et l'attitude de l'abbé vis-à-vis de son institution sont révélées par le ton déférent de l'envoi d'une publication dans le circuit catholique (ce dont on ne dispose pas pour le circuit scientifique). En 1928, il se fait un « devoir » d'adresser au cardinal une étude publiée dans un bulletin de Lille...sur la directive de M.

¹⁷ Il n'y a pas de correspondance Branly-Gaudefroy à l'Institut Catholique, Institut Supérieur d'Electronique, ni au Musée Branly. Le fonds Branly aux Archives Nationales existe, mais n'est pas classé 522 AP, 1-2 ..

¹⁸ CUENOT Claude, *Pierre Teilhard de Chardin*, Paris, Plon, 1958, p. 49.

¹⁹ Rien à l'index des *Carnets du cardinal Baudrillart*, 9 vol., 1934.

²⁰ Lui succède le chanoine Pierre Boos, agrégé de l'Université, docteur ès sciences, qui devient doyen de la Faculté des Sciences.

Deffontaines, professeur de géographie humaine à la Faculté Catholique de Lille : « C'est un normalien qui m'a demandé de publier cet examen particulier que je lui ai donné en réalité l'été dernier. Le groupe auquel il était destiné vous expliquera le caractère professionnel de cet examen ».

Il soutient la candidature – éventuelle – de M. Souty qui a sa thèse en cours, car il est nécessaire « que le professeur de physique de l'Institut Catholique, le successeur de Branly, soit un docteur ». Il est donc soucieux du niveau des collègues, validé par une thèse à l'Université « laïque », et de l'avenir de l'Ecole des Sciences de l'Institut. Ayant fait la connaissance de Teilhard de Chardin par l'abbé Breuil, l'abbé Gaudefroy demande à ce que sa chaire à l'Institut Catholique soit scindée en deux, minéralogie pour lui, géologie pour le père Teilhard. Ce dernier était docteur d'Etat depuis 1922, il passe de maître de conférences à professeur adjoint.

Soucieux de ses étudiants, il fait en 1925 – 26, au moment où le père Teilhard est en congé pour mission géologique à l'étranger, un cours sur les méthodes physiques appliquées aux recherches pétrographiques. Et le père d'Ouince d'évoquer cette vie parue, presque en deux volumes : le savant de l'Institut Catholique, l'aumônier du groupe Légaut : « Pendant l'année scolaire, le père Gaudefroy s'enfermait à nouveau dans son rôle de savant, logeant à la maison vicariale de Saint-Germain-des-Prés, faisant lui-même ses repas, tant bien que mal, plus mal que bien, accueillant joyeusement à sa table ses visiteurs, vivant comme un étudiant pauvre... Il avait pris au sérieux la pauvreté de Jésus Christ ».

Sur le plan scientifique, de 1912 à 1948, il publie 34 articles en français dans deux revues spécialisées :

- le *Bulletin de la Société française de minéralogie* (13 articles, à partir de 1912)
- les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences Françaises* (12 articles à partir de 1913)
- deux contributions à deux ouvrages collectifs (1930, 1932)

Ces thèmes lui valent deux types de reconnaissance : en 1933, sur rapport de son professeur de minéralogie de la Sorbonne, F. Wallerant, le prix Delisse lui est attribué pour son œuvre de cristallographie physique ; l'Académie des Sciences lui décerne le prix Henry Wilde pour l'ensemble de ses travaux d'optique cristalline et de cristallographie en 1944. Par ailleurs, le prix Joseph Labbé lui est décerné en 1952 par l'Académie des sciences. Correspondant du Muséum d'Histoire Naturelle en 1957, 1958, il est également chanoine à Paris et à Amiens. Mais surtout, membre de la Société Française de Minéralogie depuis 1914, il la préside en 1933.

Il est d'une discrétion totale sur les besoins de son laboratoire : en 1931, il est question de la place des radiateurs, place non concertée ; en 1938 les locaux et les appareils de celui-ci sont réquisitionnés par la Défense Nationale, en 1948 une machine à écrire du laboratoire Branly a été utilisée ailleurs sans consultation ; on a affaire à lui pour examiner des collections de minéraux, 37 caisses venant de Bolivie. Mais il a des contacts avec la Caisse de Recherche Scientifique²¹ du Ministre de l'Instruction publique et il informe Mgr Baudrillart d'une démarche pour une subvention de 3 600 F servant à « financer un instrument d'optique de mon invention, destiné à mesurer l'angle vrai des axes optiques dans les cristaux »²². Jusqu'à présent, il n'existe pas de procédé pour faire cette mesure : on calcule la valeur recherchée à l'aide d'autres mesures (...). Il a, écrit-il « (...) de bonnes raisons de croire que cette somme (lui) sera attribuée parce que M. Lacroix m'a dit qu'il appuierait ma demande et il est tout puissant à ce bureau. Cet appareil fera bientôt l'objet de communications à plusieurs sociétés savantes ». Son fonctionnement est bien de lancer des opérations, d'être sûr qu'il n'y a pas d'obstacle, y compris dans un Ministère éloigné par nature de la Catho, et d'en informer avec tact le recteur, mis néanmoins devant le fait accompli.

²¹ Le père de Lapparent (1905-1975) élu en 1938 à la Catho où il fréquente donc l'abbé Gaudefroy, a l'un ou l'autre éclairage sur les tensions entre « catholiques » et laïques au niveau de la Caisse Nationale de Recherches : « *M. Langier, secrétaire général de la Caisse est un sectaire tenace et sournois*, Correspondance aux Archives de l'Institut Catholique de Paris.

²² De fait, il y a en 1928 une note parue aux *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. 186, 1928, p. 1.353 sur « Appareil pour mesurer l'angle vrai des axes optiques »

En 1930, il soutient l'abbé Bouyssonie, paléontologue, en soulignant trois aspects de cette candidature. C'est tout d'abord une branche récente : « Y a-t-il aujourd'hui plus de trois docteurs susceptibles de composer un jury ». Licencié de physique, puis de géographie physique, il a travaillé avec l'abbé Breuil et trié une collection préhistorique en Dordogne en vue d'un don à l'Institut missionnaire de Latran, à la demande de Pie XI ; enfin, « il est possible, pour une fois, de créer un enseignement qui ne prépare pas aux examens de la Sorbonne et qui cependant aura des élèves et de vrais élèves, non des semi-bacheliers, mais de futurs préhistoriens ».

Une discrétion réelle sur le plan religieux, son appartenance au groupe Légaut.

A lire la correspondance qui se trouve à l'Institut Catholique, l'historien évoquerait, comme vie religieuse, une aumônerie dans une école du diocèse de Versailles (1929), une demande transmise du curé de Beaucamps-Le-Vieux pour obtenir des reliques des Saints Martyrs : « Je n'ose qu'à peine vous transmettre sa demande puisque vous aviez tant de monde à satisfaire avant eux ». Si pourtant il se fait un jour quelque chose pour satisfaire la piété des fidèles, je vous serais reconnaissant de noter son nom », et son acceptation, en 1948, d'une conférence à l'Institut Catholique sur un sujet scientifique pour l'aumônerie de l'Institut : « La recherche de la Providence dans la Nature ».

Grâce au père d'Ouince²³ puis au *Montcelet*, nous en savons un peu plus sur ce deuxième aspect de l'abbé Gaudefroy. Vers 1930, commença une nouvelle phase de son existence de prêtre. Il avait fait connaissance d'un groupe d'universitaires catholiques animé par Marcel Légaut et quelques-uns de ses camarades. L'abbé Gaudefroy devint l'aumônier bénévole de cette communauté de croyants, réunie chaque année pendant les grandes vacances dans un lieu paisible de l'Auvergne. A cinquante-deux ans, il fait le catéchisme à des enfants, les prépare à leur première communion, donne ses premières absolutions. Il collabora avec Monsieur Paris, l'aumônier de la Paroisse Universitaire, et le futur Monseigneur Fauvel, à des célébrations liturgiques qui présageaient déjà le renouveau consacré par le Concile. C'est ainsi qu'il découvrit les joies de la paternité spirituelle.

« Encore faut-il souligner la modestie, la pudeur avec laquelle il exerçait son ministère pastoral : plus animateur que chef, plus confident que directeur. Ce style d'action sacerdotale adapté aux besoins de notre époque, et que nous cherchons laborieusement aujourd'hui dans nos communautés religieuses et paroissiales, il l'avait trouvé d'instinct. Ceux et celles qui l'ont approché à cette époque en demeurèrent marqués et proclament leur reconnaissance » indique un témoin.

Christophe Gaudefroy s'est maintes fois enfoncé dans le groupe Légaut pour diffuser une réflexion à laquelle il était attaché, en diffusant, d'août 1938 à avril 1940, *Le Montcelet*, lieu-dit près de Chadefaud, journal de liaison interne de 4 à 16 pages. Diffusé à 15 – 20 exemplaires au départ, puis à 100 en mai 1939, il a compté selon le relevé de Xavier Huot, 161 abonnés (sans compter les couples et les prêtres du bulletin) et, un temps, 66 mobilisés.

Certes la lecture du *Montcelet* donne à l'abbé Gaudefroy l'occasion de décrire Chadefaud (p. 47), la nature avec l'écureuil (p. 25), Jeannot lapin (p. 35), un moine philosophe (p. 76), quand on soufflait dans ses doigts... Nous savons qu'il a médité sur la paix à l'occasion de la menace de la guerre, omniprésente dans le recueil, le 6 novembre 1938. Avec affection, il s'adresse à ses « petits amis », rédige des comptes rendus de topos de Légaut (p. 27), réfléchit à la messe (numéros 15-16-17) à voix haute (p. 62), au canon, au sens de la Cène (p. 73),

²³ Papiers Marcel Légaut, Mirmande. « Marcel Légaut », *Patience et passion d'un croyant*, Paris, Le Centurion 1976, p. 14. L'abbé Breuil a présenté Teilhard à l'abbé Gaudefroy. Celui-ci, avec le père Portal, favorise l'entrée du père Teilhard dans le Groupe Légaut, où il (Teilhard ? Breuil ? Portal ?) introduit ... le père d'Ouince « avec l'abbé Gaudefroy, le père d'Ouince est le prêtre qui nous a suivis le plus régulièrement et qui nous a le plus soutenus ».

s'interroge sur Dieu : « Si Jésus ne donne pour ainsi dire pas d'autre nom à Dieu que celui de Père, pourquoi faisons-nous autrement » (p. 23). Il adopte des accents lyriques pour décrire la liberté d'une flânerie au bord de la Seine le 8 octobre 1939 : « (...) D'abord puisque c'est dimanche, il faut s'accorder des vacances (...) Quand c'est pour moi un jour de noces, je le veux magnifique et royal (...) »

La guerre est omniprésente, avec *la crise de Munich*, telle que la voit Légaut, discutée (pp. 7, 18, 43), « période de liquidation », *la Guerre civile d'Espagne* (au bout du compte, l'Espagne a perdu sur le plan spirituel car les prêtres apparaîtront encore longtemps comme les alliés de Franco), les enfants israélites réfugiés d'Allemagne à partir de mars 1939 puis l'émigration tchèque, avec l'engagement de Pierre Voirin et de Marguerite Rossignol au Service de regroupement familial et de sauvegarde du foyer (pp. 36, 46, 52, 93, 100), ou les rapports entre officiers et hommes de troupe (Légaut p. 107, Voirin p. 111, Escudé p. 130). Du coup, la réflexion sur l'Allemagne est mise en avant par les notes de lecture de Pierre Voirin, Lucien Matthieu ou Christophe Gaudefroy : sont évoqués Foerster (*l'Europe et la question allemande*), Pierre Benaerts, Betz Maurice, Odon de Hovert, Ernst Erich Noth, K. Edschmid (*Destin allemand*) et surtout Albert Rivaud, *Le redressement de l'Allemagne* paru chez Colin en 1939 : « Maître livre. Expose avec une grande clarté, beaucoup d'intelligence et d'objectivité l'histoire allemande de 1918 – et même, à très grands traits, depuis le début du XIXe siècle – jusqu'en 1938. Fait peut-être d'Hitler un personnage trop humain, n'insiste pas assez sur le côté illuminé du personnage ». C'est précisément Albert Rivaud, germaniste et philosophe, qui fut un éphémère ministre de l'Education d'un premier Vichy, en juin – juillet 1940, précédant donc Jacques Chevalier que Légaut avait connu à Grenoble durant son service militaire, l'auteur analysé.

Je garderai quatre traits pour la fin :

- son caractère positif, pratique. Lorsque Gérard Soulages émet une critique positive sur ce lien exceptionnel que représente *Le Montcelet* et conseille « d'envoyer le canard à tous, par exemple au camarade N. qui est malade ». *Pardon, pourquoi n'ajoutez-vous pas son adresse ?* s'écrit l'abbé ?
- est-ce une illusion, mais aux côtés de Gabriel Marcel, de Mauriac, il permet la mise en avant de Bernanos, s'appuyant sur Pierre Voirin : « cet homme terrible qui n'épargne rien à cause de sa passion de la vérité ». *Les cimetières sous la lune* où le Franquisme est dévoilé par cet ancien camelot du roi ne figure toutefois pas parmi les quatre Bernanos prêtés aux camarades (p. 113)
- il demeure en dialogue discret sur le modernisme : il cite ceux qui eurent une « rectitude intellectuelle dans l'Eglise il y a 30 ans » (p. 41), évoque le statu quo sous Pie XI (p. 45), ou l'amitié de Nédoncelle, futur enseignant à la Faculté de Théologie Catholique de Strasbourg, fidèle à Von Hügel (pp. 18, 95, 106, 111, 121)
- Mesure-t-il ce qu'était Légaut le 22 février 1940 : « J'ai l'impression que le temps d'arrêt, cette coupure, entre le passé et le futur sont tout à fait providentiels pour moi (...) Les liens naturels du passé sont trop solides pour un homme moyen. Il ne peut pas les briser lui-même et, s'il le fait, c'est par une révolte qui détruit tout (...) ». En novembre 1940, Légaut s'installe aux Granges de Lesches.

Une deuxième vie après la retraite : la géologie au Maroc et l'élaboration de sa carte géologique ?

Un des étudiants de la Sorbonne a été fasciné par l'enseignement de Christophe Gaudefroy : « De taille moyenne, vêtu d'une blouse grise qu'il ne quitte guère, ses yeux pétillent d'intelligence et les séances de travaux pratiques se prolongent au-delà, bien au-delà de l'horaire prévu ». Un témoignage décrit ces séances : « (...) A la Sorbonne, ses élèves étaient peu nombreux et leurs préoccupations fort diverses puisqu'à côté de physiciens, on trouvait des étudiants en pharmacie, en médecine, en biologie ; plus rares étaient ceux qui se destinaient à des

études géologiques. Après son cours de travaux pratiques et la séance de manipulations qui suivait, il entreprenait la partie la plus originale de son enseignement : il apportait sans relâche les minéraux les plus divers sur lesquels la curiosité de ses élèves pouvait s'exercer et se développer. Il avait le don d'attirer leur attention sur tel caractère particulier et distinctif, multipliant les difficultés, tout en manifestant une patience admirable. Il est difficile de dire le nombre de ceux qui bénéficièrent de ces « leçons particulières », mais il aimait à rappeler, beaucoup plus tard, qu'il en avait retrouvé plus d'une dizaine rien qu'au Maroc (...) »²⁴. En 1942, cet étudiant est chargé de lui proposer une mission au Maroc afin d'organiser, au sein du service géologique, la place nécessaire à une science de base, la minéralogie. De 1942 à 1945, c'est la guerre ; en 1948, l'abbé est à la retraite et il peut donc venir au Maroc en 1949, à l'âge de 71 ans. Au départ, ce sont des missions brèves, mais elles sont prorogées chaque année. « [Son] premier plaisir, écrit-il à sa sœur Clémence, le 30 mars 1949, c'est de se voir utile, et pour un vieillard, c'est le signe qu'il appartient encore à ce monde ». Malgré quelques actions (des Wassinger en 1949 ; des valeurs indochinoises en 1950), il estime qu'à Paris, il ne trouverait pas de quoi vivre indépendamment. « Ici, en 6 mois, je gagne de quoi vivre nous deux (sa sœur Clémence et lui-même) pendant un an. Et de fait, une convention existe entre lui et le C.N.R.S. En 1967, elle est placée sous le contrôle de Jean Orcel, membre de l'Institut, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle et constitue, de fait, une lettre de mission parfaitement évaluable : « Monsieur le Chanoine Gaudefroy est chargé « de poursuivre ses travaux sur des minéraux nouveaux pour le monde accompagnant la maroquite, la gaudefroyite et la jouravskite dans la mine du Tashgagalt, la bétarosélite de la mine de Bouazzer, l'anixite des calcaires métamorphiques d'El Hammam ».

Sa modestie au Maroc est réelle : il ne demande aucun matériel spécial, il n'exige rien. Il a apporté son microscope, son « chalumeau », son goniomètre, une loupe sur pivot fixée à une vieille monture de lunettes. « Cristallographe de l'ancienne école », sans les rayons X mais s'ouvre pour lui le minéral *en place* (in situ ?), la nature : « Son intrépidité ne connaît pas de bornes et maintes fois on doit s'interposer pour qu'il ne se lance pas sur une échelle de corde, balançant dans le vide d'un puits de mine ou sur une falaise abrupte où un caillou excite sa curiosité toujours en éveil ». Il publie soixante-dix-huit notes de 1951 à 1969 déterminant les échantillons apportés par les géologues du Service, du Bureau de recherches et de participations minières et de l'Institut scientifique chérifien, sans compter les échantillons des mineurs, des collectionneurs... Il repère ainsi cinq nouveaux minéraux (la gaudefroyite, la maroquite, l'hassanite, la jouravskite, l'hentitermiérite et la mohamédite) et signale, pour la première fois au Maroc, une vingtaine d'espèces minérales. Et il fait revoir, dans les *Notes du Service Géologique*, une rubrique « Description provisoire ou sommaire des espèces minérales du Maroc », qu'il alimente d'une cinquantaine de notes. Travaillant en équipe, il ouvre des pistes pour les géologues de terrain, en particulier les métallogénistes. Le Conseiller Scientifique du Maroc propose Gaudefroy et les métallogénistes de la Section d'Etudes des gîtes minéraux, pour le prix Joseph Cobbé, que l'Académie des Sciences décerne conjointement en 1952. S'étant vu confier la rédaction d'un ouvrage d'ensemble sur la minéralogie au Maroc, il ne peut mener à bien le travail, sa mémoire, son cœur faiblissent. Il demeure qu'à côté du chercheur, de l'enseignant, l'abbé Gaudefroy a réalisé un travail considérable de formateur, de vulgarisateur. « (...) Ses observations sur la quartz, publiées dans leur ensemble en 1933, ont trouvé un large champ d'utilisation durant la Deuxième Guerre mondiale, lorsque la nécessité de ravitailler les armées alliées en postes radio fréquences stabilisées est venue brusquement poser à l'industrie le problème de la taille de lames piézoélectriques. Il avait indiqué comment, en utilisant les figures de corrosion et les reflets astériques, on peut, même en l'absence de faces cristallines, orienter les cristaux de quartz, reconnaître la nature des groupements cristallins et définir les surfaces souvent complexes de séparation entre les individus composants, possibilités particulièrement précieuses dans le cas très fréquent de

²⁴ *Bulletin de la Société Française de Minéralogie et de Cristallographie*, 1973, p. 251.

macles à axes parallèles annulant l'effet piézoélectrique, souvent indécélable par les méthodes optiques classiques »²⁵.

Le 11 décembre 1978, Monsieur Hilali, Directeur de la Géologie au Ministère marocain de l'énergie et des mines explique qu'il succède à M. Moussa Saadi devenu ministre de l'énergie et des mines, qui a conservé une sincère admiration pour l'abbé. Celui-ci enseignait non seulement les « ingénieurs et les étudiants » mais aussi apprenait à lire à des aides, le soir sous la tente, au cours de recherches dans le bled. Certains ont appris à lire avec lui, ont pu être envoyés en perfectionnement en Europe et sont devenus des techniciens... A ce moment-là, un nouveau ministère devait être construit ; une salle y est réservée pour l'exposition des appareils confectionnés des mains de « l'abbé » ou lui ayant servi pour ses découvertes...

Minéralogiste, dominant en son temps la cristallographie physique, l'optique cristalline et la minéralogie descriptive, l'abbé Gaudefroy cultive donc deux jardins : le Groupe Légaut, la géologie du Maroc. Pont entre l'Institut Catholique de Paris et la Sorbonne, président de la Société Française de Minéralogie en 1933, il n'a livré sa réflexion, déstabilisante pour l'époque et soupçonnée de modernisme qu'au détour d'une correspondance familiale : à son neveu Pierre il écrit de Rabat le 20 janvier 1956 à propos du pèlerinage de Lourdes « je voulais te demander si tu as compris ce que [le cousin Georges] voulait dire quand il trouvait quelque chose de païen à ce pèlerinage... » Constamment disponible, payant de sa personne (et de ses deniers), il a su au Maroc qu'il avait trouvé sa mission. « Maintenant tout est clair pour moi, je sais ce que je dois faire, je sais où je vais... »

Une lettre de son neveu, Pierre Gaudefroy, donne de ses nouvelles : en septembre 1966 une nouvelle attaque cardiaque oblige l'abbé Gaudefroy à revenir du Maroc ; en avril 1967 il devient infirme pendant un temps : « Il a perdu l'usage de sa parole, (il est) incompréhensible et ne réussit plus à s'exprimer qu'en utilisant une machine à écrire. Il continue à lire et paraît bien comprendre ce qu'on lui dit ». Il retrouve l'usage de la parole, parle lentement, aime raconter. Il perd puis retrouve tout ou partie de sa lucidité en fonction des accidents vasculaires qu'il vit. C'est certainement pour lui une période difficile, probablement douloureuse, conscient qu'il est de la diminution progressive de ses capacités (p. 16). Il vient de faire récemment une nouvelle congestion et il devient évident qu'il faut se préparer à sa mort. Le neveu anticipe l'annonce du décès et s'informe des titres que portera l'avis de décès. A son décès, le vice-recteur se fait excuser, de Lapparent est en mission en Afghanistan ; Bordet au Népal. Le père d'Ouince prononce le discours d'adieu :

« L'abbé Gaudefroy avait vingt-neuf ans lors de la condamnation solennelle du modernisme par l'encyclique *Pascendi*. C'était une période d'affrontement brutal entre le « monde laïque », comme l'on disait alors, et l'Eglise. Bien des prêtres, du moins parmi les intellectuels, succombèrent à la tentation, et quittèrent l'Eglise : Loisy, Turmel... et combien d'autres. Quelques-uns étaient les maîtres ou les disciples de l'abbé Gaudefroy. Lui-même, il m'en a fait la confidence, fut profondément meurtri par ces départs et les controverses qu'ils suscitèrent. Il tint bon cependant. Avec quelques-uns de ses confrères, l'abbé Breuil, le maître de la préhistoire, le père Teilhard de Chardin, dont la pensée marqua si profondément son époque, il entreprit de servir à la fois l'Eglise et la science, persuadé que toute conquête de la vérité sert finalement l'avènement du Royaume de Dieu. Mais il servit à sa manière, humble et discrète. Extrêmement soucieux de rigueur intellectuelle, méfiant à l'égard de l'effervescence théologique qui sévissait alors dans les séminaires, répugnant profondément aux polémiques où la passion l'emporte d'ordinaire sur la recherche de la vérité, il adopta une voie austère et même étrange pour qui n'a pas connu cette époque : homme de foi, homme de prière, célébrant la messe chaque jour, disant fidèlement son

²⁵ *Bulletin de la Société Française de Minéralogie et de Cristallographie*, 1973, p. 251.

bréviaire, il s'interdit la prédication, l'enseignement religieux et même tout ministère extérieur. Il ne voulut être, parmi ses collègues scientifiques, qu'un chercheur comme les autres, qu'ils fussent athées ou croyants. »

Qui était le Chanoine Christophe Gaudefroy ?

Lorsqu'il partit au Maroc, un de ses petits-neveux, Charles-François Gaudefroy le décrit: « (...) Avec ses joues et son nez rouges et aussi proéminents que ses yeux, ses petites lunettes à monture d'acier, sa voix cassée et sa couronne de cheveux blancs, il n'en était pas moins plein d'humour et très taquin. Il racontait toujours aux enfants que nous étions des histoires qui nous amusaient : A ses petites-nièces âgées de cinq à sept ans, il apprit un jour à répondre: Erreur! Source du renvoi introuvable (sic), pour la plus grande satisfaction de la mère, évidemment ! Il avait toujours pour nous les poches et valises pleines de kaléidoscopes, de loupes, de jeux de miroirs de recopie, de boîtes qui faisaient Meuh quand on les retournait, ou d'un silex taillé pour apprendre à éplucher un fruit comme nos ancêtres, et nous faisait découvrir comment tout cela fonctionnait.

Il était également connu pour ses distractions et reconnaissait en riant qu'il avait, pendant son service militaire, perdu la trace de son régiment, passionné qu'il était par un combat... d'araignées qu'il avait repérées à l'orée d'un bosquet pendant une pose.

Il nous montrait patiemment des expériences plus élaborées pour nous initier à la *démarche scientifique* et nous faire comprendre qu'elle n'avait de sens que si elle débouchait sur l'utile à l'homme. J'avais une douzaine d'années quand il arriva dans le jardin, muni d'une vitre sur laquelle il fixa une feuille de papier canson, de trois petits vérins à vis, d'une équerre, d'une allumette et d'un adhésif pour la fixer sur l'équerre, et puis aussi il avait un niveau. Le tout fut posé sur une table et nous apprîmes à obtenir un plan horizontal, puis au long du jour, de temps à autres, nous dûmes pointer l'ombre de l'allumette sur la feuille de papier. Le soir, il traça la courbe des points et sa perpendiculaire, posa un anneau sur le papier et une vieille mappemonde, sans axe mais avec les trous aux pôles, que j'ai toujours. Beaucamps-Le-Vieux ayant été placé au sommet de la mappemonde à l'aide d'un niveau, et l'axe oblique de ladite mappemonde étant dans le plan vertical de la perpendiculaire tracée, nous pûmes regarder l'étoile polaire à travers les trous d'axe. Plus tard il écrivit sur cette expérience un petit mémoire qu'il publia mais qui a dû être détruit par Papa avec les lettres qu'il m'avait adressées.

S'il savait être aimable et souriant, il n'était pas cependant de caractère facile et sa bonté et sa patience qu'on a vantées me semblent avoir plutôt été le résultat d'une grande maîtrise de soi que d'une gentillesse innée. En privé ses commentaires étaient souvent secs et il ne s'embarrassait alors pas de politesses inutiles (...) Quand il nous donnait un cours de rattrapage en latin ou en physique, c'était d'ailleurs dans une toute autre ambiance et il avait parfois la main leste. Papa garda toute sa vie le souvenir de la gifle magistrale que lui avait valu sa traduction de « Gloria in excelsis Deo » par « Gloire à Dieu dans les *cieux* ». C'est lui qui m'expliqua que l'amour est un comportement de dévouement dû au prochain et non un agréable sentiment.

Très délibérément, il n'a publié à ce jour aucun écrit qui n'ait été un strict mémoire scientifique ou une explication similaire pour étudiants. *Il ne cachait pas en privé ses craintes de troubler des esprits insuffisamment préparés au doute méthodique et aux variations dans la perception et l'expression de la Vérité.* Il reprochait aussi à Georges Herelle d'avoir publié son opinion sur des membres vivants de la famille...

C'est ainsi que nous avons, en l'écoutant bavarder avec notre grand-père, appris quelques-uns de ses objectifs, de ses fiertés, et parfois une part de ses soucis, en épisodes dont j'ai d'ailleurs oublié la chronologie :

- Il avait pu arrêter une tentative bien montée pour faire croire à un très riche gisement de mercure.

- Son équipe et lui avaient mis en évidence l'existence d'un nouveau minerai inconnu, composé de manganèse qu'ils avaient voulu appeler mohamédite, mais sa Majesté n'avait pas voulu, par modestie. En revanche, elle n'avait pas pu refuser le nom de maroquite.
- Ils avaient trouvé un autre minerai inconnu de manganèse et sa Majesté avait reçu le chanoine. Il en était très honoré, comprenait l'estime des Marocains pour un tel homme et avait convaincu sa Majesté qu'elle ferait de la peine à tout le monde en refusant le nom de mohamédite une deuxième fois. Il présentait cela comme un bon tour qu'il aurait joué au monarque initialement convaincu que le nom de gaudefroyite s'imposait.
- Une autre fois, il raconta qu'ils avaient trouvé l'hassanite, car sa Majesté Mohamed V s'était éteinte.
- Enfin ils trouvèrent un autre nouveau minerai et le Sultan l'avait reçu en privé un bon moment pour une conversation passionnante. Sa Majesté lui avait rendu la monnaie de la taquinerie faite à son père et avait dit « Erreur!Source du renvoi introuvable ». Il eut sans doute préféré la lapparentite ou quelque chose de ce genre, mais n'eut guère le choix, semble-t-il – ainsi naquit la gaudefroyite). Il n'osait pas trop dire devant des tiers, car on le questionnait souvent là-dessus, qu'en fait, il éprouvait une profonde estime et une sorte d'amitié paternelle pour ce monarque, alors très jeune, qu'il ressentait comme aussi dévoué et progressiste que lui-même, mais qui, disait-il, ne pouvait pas avancer trop vite et ne pouvait, tout comme lui dans son domaine, pas non plus dévoiler le fond de sa pensée à des gens qui n'y étaient pas préparés.
- L'équipe avait, je ne sais plus bien quand, mis en évidence, grâce à l'analyse de certains de ces minéraux, que les gisements de manganèse ont une forme ellipsoïdale et que leur point le plus riche est en un des foyers ; il en espérait de grosses économies à venir pour le Maroc et pour le monde puisqu'en trois forages on allait au point le plus intéressant... Ses élèves avaient d'ailleurs préparé une publication..., mais tous ces jeunes avaient été fort déçus parce qu'à la Bibliothèque Nationale, il avait trouvé que ce n'était qu'une redécouverte... Un Allemand, avant la guerre... Alors, hommage à l'inventeur qu'on avait failli léser, mais adieu la célébrité... Lui en était content, m'a dit un ami : c'était à ses yeux une utile leçon pour ces jeunes.
- Il aimait aussi raconter que le Résident général était venu bavarder quelques instants avec lui lors d'une réception, et lui avait rapporté cette historiette : Un jour qu'il était en inspection dans un village, il avait observé un moment l'instituteur et ses élèves. En ayant repéré un qui semblait dynamique, il lui avait demandé combien faisaient 2 et 2, avec l'idée de dire « mais non, voyons, cela fait vingt-deux ». En fait l'élève avait hésité puis avait répondu « cinq ! ». Commentaire de l'instituteur un peu gêné : « Peut-être pourrions-nous tout de même le féliciter, il ne s'est après tout trompé que d'un ». C'était le genre d'histoires qu'adorait le chanoine...

Par la présence de l' ambassadeur du Maroc à son inhumation, par ces hommages rendus dans des revues internationales spécialisées, par une salle qui porte son nom dans un musée de Rabat où il a longuement vécu, le Maroc a d'ailleurs, m'a dit un de ses proches, honoré la mémoire du chanoine... »²⁶.

Qui était l'abbé Gaudefroy d'après son carnet d'adresses ?

Son carnet d'adresses (790 références) date des années amiénoises pour les dernières mentions, mais comme l'ensemble de sa vie (dont la seconde guerre attestée par des adresses d'Oflag) met en valeur plusieurs cercles :

- le cercle amiénois (parents et réseau ecclésiastique picard ;
- un cercle royaliste avec deux adresses de Henri de France, à Paris et son château près de Ruc ;

²⁶ Ce texte a été écrit il y a quelques années, vers 1995 – 1998, quand j'ai fait parvenir l'échantillon de gaudefroyite à l'Institut Albert de Lapparent.

- le cercle professionnel, le professeur Wallerant, l'abbé Sermat professeur à la Catho (que l'on peut joindre par le téléphone du concierge), l'abbé Breuil, l'Institut de France, l'abbé de Lapparent, Piveteau et ses trois enfants, l'Institut de Paléontologie, Duffau professeur de minéralogie à Toulouse, Pierre Dubreuil à l'Ecole Normale Supérieure, le père Le Roy de la station physiologique du Collège de France ;
- le(s) groupe(s) Légaut ;, Deffontaines, Madame Gallice, le père Portal, Jean Haumesser (trois fois), Le Roy, Légaut, Martel, Miolane, Matthieu, Perret, Perrin, Pierre Pascal, Renevier, Rosset, père Racine, Rigolet, Rossignol, Voirin, Weisbuch ;
- le cercle ecclésiastique avec toute la variété des situations, trente-cinq noms dont l'abbé Souty à l'Ecole des Roches ; Mgr Grumel, évêque de Maurienne ; l'abbé Hemmer ; Louis Carret, exécuteur testamentaire de Loisy ; Teilhard (quatre adresses successives) et la sœur de ce dernier ;
- le cercle proche de l'abbé Lemire, de la démocratie chrétienne, la Fédération Nationale des Jardins Ouvriers ou la Ligue du Coin de Terre et du Foyer ; l'Action Populaire Marc Sangnier

A l'Institut Catholique, il a un groupe d'étudiants qui varie entre six et sept personnes où se mêlent des Russes, des femmes, des nobles, des ecclésiastiques : nous en avons les photographies annotées par l'abbé Gaudefroy :

- 1921 – 1922 : 7 étudiants : de Chatelot, Aubert de la Rüe, M. Fromageot, Mlle Bollings, Marbeau, Allani, R .P. Belval ;
- 1923 – 1924 : 6 étudiants : trois femmes : Marie-Anne Vaucaire, Renée Richard, Mlle Champion ; trois hommes : Chicoine, de Riquet de Caraman, Menchikoff ;
- 1929 – 1930 : 7 étudiants : Katchenski, Mlle L'Henry, Bruet, Mlle O'Neil, de Mailly, Augier, l'abbé Quillet ;
- 1931 : 6 étudiants : Maltzoff, C.G.Nikolaevitch, Bodik, Mlle Malenguau, Nikolaevitch, Bourdariat.

Le triangle Breuil – Teilhard – Gaudefroy

L'abbé Breuil (1877 – 1961) est, à une année près, de la même génération que l'abbé Gaudefroy. Né normand, il passe sa jeunesse à Clermont-de-l'Oise, ses études ont lieu à Senlis avant de le conduire au séminaire Saint-Sulpice d'Issy-les-Moulineaux. Ses premières armes sont amiénoises (Saint-Acheul) ou abbevilloises, et sa première trouvaille à Coevres dans l'Aisne, prêtre du diocèse de Soissons : il est « pays » de l'abbé Gaudefroy. En 1897, ce sont Les Eyzies. En 1904, il est licencié de sciences naturelles avec un certificat de géologie : là aussi, des bases communes. Entre temps, en 1900, il fait partie de l'équipe qui découvre des gravures dans les grottes de Combarelles et de Font-de-Gaaume. Puis s'ouvrent pour lui l'Italie, l'Espagne (Altamira en tête). Professeur à Fribourg en Suisse (1905), il entre à l'Institut de Paléontologie humaine en 1910 : « J'ai palpé de mes mains les restes de presque tous ces vieux ancêtres de France, d'Italie, d'Allemagne, de Gibraltar, d'Afrique du Nord, de l'Est et du Sud, de Java, de Chine ». En 1935, il montre la photographie d'un de ces hommes à Pie XI : « Ceci est un fait, ce n'est pas une hypothèse ; il faut le rapprocher des autres faits connus ou que l'on trouverait, et il s'en suivra une conclusions dont nous devons tenir compte » : l'évolution, portée également par Teilhard rencontré vers 1909. Sa correspondance²⁷ avec l'abbé Gaudefroy rend compte à la fois d'une familiarité scientifique, d'une proximité des terrains et des intérêts en Picardie, d'une vie en commun, notamment des repas (à midi et à sept heures) et surtout, de la position de lecteur amical et critique de l'abbé Gaudefroy. Ceci est attesté par des cartes postales – brèves – et quelques lettres :

²⁷ L'abbé Breuil lui-même n'arrivait pas à se relire et il disait à ses collaborateurs : « Débrouillez-vous, écrivez ce qu'il faut », SKROTZKY Nicolas, *L'abbé Breuil*, Paris, Seghers, 1964, p. 108. La lecture comprendra donc quelques difficultés de déchiffrement...

- la connivence amiénoise attestée dès 1907 : « Cy vint le 1^{er} mars 1924 à 2h de l'après-midi le citoyen syndiqué H. Breuil rendre compte à son copain Gaudefroy de son voyage à Amiens et autres gestes à lui arrivés en cette ville »²⁸ ;
- l'amitié avec le décès de Farcy, le beau-frère de Gaudefroy, enterré sans cérémonie religieuse en 1937 ;
- le partage des bonnes nouvelles, avec l'élection à l'Institut (1938) ;
- la certitude qu'Hitler bluffe (30 décembre 1938) ;
- la fidèle amitié avec Le Roy, professeur au Collège de France, l'abbé Portal, Teilhard qu'il « couvre scientifiquement » (26 septembre 1955). Et sûr de la discrétion de son ami Gaudefroy, l'abbé Breuil écrit que le Vatican est capable de dicter la conduite d'un ecclésiastique qui disposerait des papiers de Teilhard : on mesure ici l'interrogation du scientifique sur les limites d'un pouvoir. D'ailleurs, il confiait à Emile Poulat que si le pape lui demandait d'indiquer la couleur bleue de la lune, il le ferait, car ce ne sont pas les réponses qui sont indignes mais les questions.
- sa présence au Portugal durant la Seconde Guerre mondiale dont sont issus les deux volumes parus à Lisbonne (1942, 1945) de *Contributions à l'étude des industries paléolithiques du Portugal et de leurs rapports avec la géologie* du Quaternaire. Il écrit à l'abbé Gaudefroy, le 14 février 1942 : « Mon cher ami, (...) je suis toujours à Lisbonne, sur le Tejo (...) m'a prolongé ma mission d'étude tant pour publier le résultat des découvertes (...) que pour en faire de nouvelles (...) J'ignore du reste ce que je ferai après juillet : poursuivre ici ou me laisser tenter par l'Amérique. Question particulièrement scientifique et nullement politique en tout cas : à mon âge j'irai, avec ce qui me reste de force, où le travail scientifique est possible et le plus utile. Le reste ne dépend pas de moi. Il ne s'agit pas en cela d'être pour ou contre quoi que ce soit ou qui que ce soit mais (...) de partir du réel. »

De son côté, l'abbé Gaudefroy lit attentivement les écrits de l'abbé Breuil, a accès à ses tirés à part voire les diffuse : il discute pied à pied son discours à la Faculté des Lettres de Lisbonne en 1957, redresse des erreurs, insiste sur l'évolution (« comme naturaliste, j'admire l'Evolution) mais réfute l'idée d'un futur : « (...) [ce] que je cherche c'est un sens au moment présent (...) ». Et d'affirmer, « (...) je me demande surtout si nous ne pourrions pas aboutir à une autre forme d'expression de notre religion qui consisterait à nous donner le goût du présent, indépendamment des longues perspectives d'avenir (...) ».

Les Lettres du père Teilhard de Chardin à l'abbé Gaudefroy nous donnent des indications précieuses sur les liens entre les deux personnages .Peut-être du fait du titre Teilhard de Chardin, *Lettres inédites*²⁹, ces lettres, en fait adressées à l'abbé Gaudefroy et à l'abbé Breuil, sont peu connues.

Une carte postale de Saïgon, le 5 mai 1923, inaugure une correspondance ici publiée, jusqu'en 1939, mais on sait par la correspondance entre l'abbé Breuil et l'abbé Gaudefroy que le lien perdure jusqu'à la mort de

²⁸Au témoignage de Pierre Gaudefroy , lors de la remise des lettres de Teilhard à l'abbé Gaudefroy, le 13 février 1956, Cuénot « s'est enflammé » : en 1928 (je donne cette date, à titre indicatif), un Cardinal de la Curie Romaine, le Cardinal Méry del Val, italien assez connu, avait rédigé et préparé une encyclique sur l'Origine de l'Homme. Il concluait « pas plus de 9/10.000 ans ». On a eu l'heureuse idée de demander l'avis de l'abbé Breuil. Il était confesseur, ou avait comme confesseur, le cardinal Mercier, archevêque de Malines (Belgique), très connu pour sa tenue vis-à-vis des Allemands, pendant l'Occupation de la Belgique, au cours de la guerre 1914 – 1918. L'abbé Breuil a demandé au Cardinal Mercier d'intervenir d'urgence auprès du Pape. Méry del Val commettait une erreur scientifique monumentale qui, appuyée par une encyclique, aurait eu plus de répercussion que la faute avec Galilée. Le projet d'encyclique est revu.

²⁹ TEILHARD DE CHARDIN, *Lettres inédites à l'abbé Gaudefroy et à l'abbé Breuil*, Editions du Rocher, Monaco, 1988, 330 p., passim.

Teilhard. Comme pour l'abbé Breuil, l'abbé Gaudefroy joue le rôle de l'ami critique : en 1927, par exemple, on a l'écho d'une observation qu'il a faite à Teilhard reprise ici dans une lettre de ce dernier :

« (...) Un dernier mot sur votre lettre. Vous me dites que « ma » solutions du problème originel vous paraît d'un concordisme déplaisant. C'est exactement de mon avis. Aussi n'ai-je donné cette solution que comme *une* solution intermédiaire (et parce qu'elle est tenue par des amis théol.). Mon arrière-idée, c'est que la vraie solution est à chercher dans une direction où la chute originelle ne ferait qu'exprimer la loi de la chute inhérente à toute évolution spirituelle (pendant la phase où l'être *existe* suffisamment pour agir consciemment et n'existe *pas encore assez* pour être définitivement bon). – Si vous vous en souvenez, c'était ma troisième solution (...) » (p. 69)

Mais l'abbé Gaudefroy donne aussi des nouvelles de Paris, envoie des coupures de journaux, relate l'actualité : ainsi, en 1934, concernant le groupe Légaut, ce dont témoigne la réponse de Teilhard :

« (...) Merci des nouvelles que vous me donnez de Paris. Le mariage de Perret (après celui de Dubreil) ne m'a surpris qu'à cause de la nature particulière du sujet. Cela devait arriver. A moins d'être un moine démarqué comme Légaut, nul ne saurait demeurer célibataire « dans le monde » (comme disent les auteurs pieux) sans une véritable passion pour quelque œuvre ou quelque idéal. Et je ne crois pas que Perret eût une passion de cette qualité. Ceci du reste soulève toute l'énorme question de la véritable signification, et de la valeur, de la Chasteté. Je suis de plus en plus persuadé que, là aussi, il faut que nous fassions peau neuve (...) » (p. 104).

Teilhard suit de près la parution du seul article de l'abbé Gaudefroy et en rend compte à l'abbé Breuil en 1936 :

« (...) Lu avec intérêt l'article de Gaudefroy sur le Feu, dans les *Etudes*. Plein de choses entre les lignes, – et très humain. Une phrase a dû échapper aux censeurs : « L'Homme devait être encore voisin de sa phase *arboricole* » ! Je m'en suis profondément réjoui et éjoui (...) » (p. 232).

Teilhard reconnaît bien volontiers en 1934 le rôle de l'abbé Gaudefroy :

« (...) Ne vous laissez pas de mes silences. Au fond, vous êtes pour moi un de ces amis rares et précieux sur qui on peut compter en toutes circonstances, et jusqu'au bout. Gardez-moi cela. Je vous embrasse en X. » (p. 106).

Plus profondément, il y a une écoute chez Teilhard et un dialogue : ainsi le 7 octobre 1929 à propos de deux lettres, dont l'une du 7 juillet :

« (...) Je devinais un peu, cher ami, – mais je ne comprenais pas à quel point, vous souffrez de ne pas pouvoir (ou de ne pas oser ?) donner libre cours à la puissance spirituelle que vous sentez accumulée en vous. Il vous faudrait un ami toujours présent ; ou, mieux encore, quelques disciples. Avez-vous essayé *d'écrire*, un peu régulièrement ce qui se passait au fond de votre âme ? Vous me dites que devant une feuille de papier, vous vous sentez en prison. Mais il y a parfois moyen d'avoir quelqu'un ou quelque chose d'habituellement en vue, derrière un papier. Vous devriez, petit à petit, écrire votre « prophétie » au gré de l'inspiration et de l'excitation des événements. Je me demande si, une fois le premier courant un difficilement établi, vous ne découvririez pas le chemin facile des eaux. – Au pis aller, ne vous découragez pas. Il me semble que la tension intérieure des esprits (même non extériorisée) doit jouer un grand rôle dans l'avènement du vrai Règne de Dieu. « Celui qui parlera » quelque jour trouvera ses mots, et la flamme de ses paroles, dans ce que vous aurez silencieusement, avec bien d'autres, nourri dans le secret de vous-même. – C'est très vrai, ce que vous dites des prophètes. Justement aujourd'hui (2^e dimanche d'octobre) les 1^{rs} leçons du Bréviaire (et les 2^e : explication par St Augustin) montrent avec tant de pathétique le désarroi des Juifs privés d'inspiration : ils préparent l'emplacement d'un nouveau temple, – ils attendent que surgisse l'homme de Dieu. – Mais nous, chrétiens, pouvons-nous encore attendre un Prophète. – Il m'a parfois semblé que, dans l'Eglise actuelle, il y a trois pierres périssables

dangereusement engagées dans les fondations : la première est un gouvernement qui exclut la démocratie ; la deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme ; la troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie. – Qu'en pensez-vous ? – Pour me rassurer, je me dis ce que vous me rappelez si justement dans votre lettre. Au fond (en vertu même du mécanisme de l'Evolution), rien n'est jamais absolument périmé. Ce que j'appelle des « pierres périssables » est sans doute simplement un groupe de tendances protectrices que nous sauvent de l'anarchie, de l'égalitarisme et de la dispersion spirituelle. En ce qui touche particulièrement la prophétie, je suppose que ce don est maintenant diffusé dans la masse de l'Eglise. Qu'est « l'infaillibilité » *mouvante* de cette Eglise, sinon la sélection continue des éléments et la découverte constante des voies nouvelles par un *immense tâtonnement dirigé* ? (...) » (p. 79-81).

En 1935, la question de la foi des scientifiques les amène à partager et Teilhard écrit :

« (...) Je ne sais si vous vous souvenez du leit-motiv de votre lettre : « La valeur absolue de la Recherche ». Vos réflexions, et les faits que vous citez (Wallerant, etc.) m'ont passionnément intéressé, – parce que, comme vous savez, je me pose, depuis longtemps, (nativement, pourrais-je dire) la même question que vous. Ou plutôt je l'ai résolue depuis longtemps par l'affirmative. Si vous avez la patience de lire les pages que j'ai envoyées (au début de janvier) à Le Roy, intitulées : « Comment je crois », vous verrez que tout l'édifice de ma foi est construit sur la base d'une adhésion complète à la valeur suprême de ce qui se développe autour de nous, et en nous, dans l'Univers. Et ceci n'est pas une fiction : réellement, *toute* ma religion dépend de cette croyance initiale au Monde, et à l'Avenir du Monde. – Je ne suis plus actuellement fidèle au Christianisme *que* parce que le Christ (bien compris) m'apparaît la seule issue ouverte en ce moment aux aspirations unitaires de l'Univers autour de nous. – Vous comprendrez que dans ces conditions j'aie poussé la même enquête que vous auprès des « chercheurs » de ma connaissance. Or, je suis presque à chaque coup, (sauf dans le cas d'esprits déjà profondément christianisés) arrivé au même résultat que vous : En grande majorité, les »découvreurs « ne reconnaissent pas en eux-mêmes (ou ne veulent pas s'avouer) qu'ils cherchent quelque chose de plus que la solution d'une partie d'échecs. Et cependant, je suis persuadé que vous avez raison : au fond, ils se donnent, instinctivement, à quelque chose qu'ils adorent. On ne donne pas sa vie pour un mot croisé. – Reste que l'in-explication de cet attrait profond représente une immense faiblesse. Faute de formulation intellectuelle et d'intégration consciente dans la vie réfléchie, le sens de la valeur absolue de l'effort humain s'atténue, s'érousse. – Et on arrive ainsi au cas des hommes que vous me citez, – chez qui la foi en l'Univers n'est jamais sortie de la nébuleuse d'un « sentiment ». – Mais pourquoi nous en alarmer ? – Ce que nous reconnaissons profondément vrai en nous-même *doit* exister et être vrai dans les autres. – Il me paraît psychologiquement inévitable que, avant deux ou trois générations, l'Humanité soit amenée à se poser *en masse* la question du sens et de la valeur de la peine qu'elle se donne ; – et je ne doute guère que l'issue soit un acte de foi en l'Avenir.

Car autrement ce serait la fin de l'Evolution. – Je pense, avec vous, que nous sommes à la veille de passer par un point critique, au-delà duquel ceux-là seulement continueront à chercher et à construire, (c'est-à-dire à vivre) qui le feront *religieusement*.

Il faudrait bien plus qu'une lettre pour discuter ces choses. Vous savez que cet été, vraisemblablement, j'aurai la joie de converser avec vous. J'aurai beaucoup, beaucoup de choses à vous dire. Peut-être m'aidez-vous à mieux comprendre où je me trouve. En tout cas, vous parler me fera du bien. – Je me réjouis, en attendant, de voir bientôt arriver Breuil. Mon plan est de rentrer avec lui en France. Séjour assez court du reste, – puisque, probablement, je devrai être dans l'Inde du nord en septembre (avec l'expédition de Terra). – C'est de plus en plus le seul idéal ouvert devant moi ; travailler

jusqu'au bout en me fiant aux choses, pour avoir le droit de m'abandonner au Monde (c'est-à-dire à Ce qui est derrière lui) quand je mourrai (...) » (pp. 106-108).

En octobre 1936, de Pékin, Teilhard répond à une « immense lettre » où l'abbé Gaudefroy s'est interrogé sur ce qu'il doit faire comme œuvre :

« Ami bien cher,

J'ai trouvé, voici 3 jours, votre immense lettre du 15 sept. qui m'a fait un immense plaisir. Je ne cessais de me reprocher mon silence, – et avais depuis des mois sur ma table *la Découverte du Feu* pour me rappeler ce que je vous devais. – En fait, il me faudrait un volume, ou mieux une soirée de conversation, pour vous répondre, et aussi pour vous dire ce que j'aurais à vous raconter. – Tâchons de couvrir l'essentiel. Et d'abord passons en revue les divers points dont vous me parlez.

1) Touchant le problème fondamental (où porter maintenant votre activité fondamentale ?), je le comprends d'autant mieux que vous savez que je me pose équivalentement la même question. Moi je me suis toujours occupé de Vie, mais de la Vie dans le *Passé*, et vous avez pu voir, dans les *Etudes* d'il y a un an, ce que je pense de cela. Autrement dit, sans regretter les perspectives fondamentales que ma discipline m'a ouvertes, je m'aperçois qu'elles m'inviteraient logiquement à abandonner la géologie pour un travail quelconque de construction humaine penché sur l'Avenir. Le malheur est qu'on n'a qu'une vie, – et qu'on n'a plus le temps, à 55 ans, de se refaire une spécialité professionnelle. Que faire, dans ce cas ? – Je vous conseillerais d'abord (comme je me le fais à moi-même) de ne pas lâcher la proie pour l'ombre, – c'est-à-dire de conserver fondamentalement votre ligne de recherche cristallographique, qui constitue votre devoir humain, – sans compter que c'est de ce côté-là que vous avez un contact *réel* avec le « Cosmos », – et aussi que vous trouvez une base incontestable pour vous imposer sur des domaines moins reconnus comme scientifiques. Ceci posé, je serais heureux de vous voir (comme je m'y essaie moi-même) pénétrer à *partir de là* dans les questions spirituelles et humaines avec les méthodes de la Science, de manière à substituer aux *Métaphysiques* dont nous mourons une Ultra-physique (la vraie philosophie de la nature des Grecs, j'imagine) où Matière et Esprit seraient englobés dans une même explication cohérente et *homogène* du Monde. N'est-ce pas précisément cela dont vous rêvez ? Mais alors, pour cette recherche je vous conseillerais (sauf par procédé littéraire et poétique) de ne pas vous perdre dans la nuit des origines humaines. C'est le phénomène humain *actuel* qui est le plus clair, le plus illuminant, et aussi le plus « fécondement » paradoxal pour la Physique moderne. Prenons le cas de la mort (qui m'attire, moi aussi, depuis longtemps). Il se pose pour moi (comme pour vous, si j'entends bien) de la manière suivante : « Comment un élément du Monde, devenu capable de prévoir l'avenir, de *voir* l'avenir, peut-il demeurer en *équilibre interne* en face d'une fin qui le menace ? » – Là me paraît être le problème physique de l'Hominisation (c'est-à-dire de la transformation qui a rendu le Weltstoff conscient de sa position dans le Temps et l'Espace). Comment, autour de l'élément hominisé, l'Univers *doit-il* se manifester [au-dessus, le père a ajouté : se transformer corrélativement] pour équilibrer les énergies nouvellement écloses de la Pensée ? Et ma réponse générale (la vôtre) est que la Pensée exploserait, ou se volatiliserait, si l'Univers, en réponse à l'Hominisation, ne se *divinisait* pas en quelque façon (à préciser ultérieurement). Vous pouvez développer cela, comme dans le cas du Feu, dans une fiction préhistorique (faites-le). Mais n'oubliez pas que vous traitez un problème actuel, – et que les préoccupations que vous prêtez au Sinanthrope ne commencent en réalité à devenir aiguës dans la conscience humaine qu'aujourd'hui.

2) J'approuve entièrement vos dispositions quant au fardeau des choses mortes que véhicule (en excès...) aujourd'hui l'Eglise. C'est ce que Le Roy appelle si justement « absorbere peccatum », – et votre Dominicain scandalisé était un gosse ou un nigaud. – Ce que vous me dites « Une religion ne se fabrique

pas : il y a la religion humaine éternelle, seule », est cependant insuffisamment clair. Quelle est cette religion humaine, justement ? – Une religion vraie (parce qu'elle naît de l'effort humain total pour la découverte de Dieu) doit être « phylétique ». Mais où est le *bon* phylum ? – Vous savez que je décide pour moi la question en admettant (pour de bonnes raisons, je crois) que le Divin doit être d'étoffe *personnelle* ; et comme le Christianisme est le seul phylum vivant conservant une Personnalité divine, mon adhésion à lui se trouve justifiée. – Adhésion non passive, bien entendu. Je me sens de moins en moins disposé à me résigner aux « défauts » de l'Eglise, surtout quand ces défauts ne sont pas seulement des étroitesse partielles, mais manifestent une absence ou une erreur de perspective d'ensemble. Là-dessus, je ne désarmerai sans doute jamais. Mais parce que je vois mieux qu'il y a deux ans ce qui est précieux et irremplaçable, et « cosmiquement nécessaire » dans le Christianisme, mes réactions sont beaucoup plus filiales. Or, quand on aime vraiment ce qu'on critique, – on peut critiquer sans danger. – Votre sentiment, en tout cas, qu'il ne faut pas s'enfermer dédaigneusement dans sa pensée, mais qu'il convient de descendre dans l'arène, même des *Etudes*, est excellemment humain et chrétien.

3) Puis vous abordez, dans votre lettre, des questions toutes spéculatives sur la Vie ; –

a) Touchant l'extraordinaire structure de l'infra-vivant, en myriades d'éléments quasi-identiques, il me semble que ces éléments (dans la mesure où ils existent *réellement*, – ceci est un mot à discuter avec Le Roy) ne doivent être identiques que vus de *loin*, comme les moutons d'un troupeau. Mais j'admets tout à fait que leur individualité doit être infiniment peu marquée. Ceci fournit du reste un excellent arrière-plan à un système (le mien...) où l'Univers se présente comme un processus continu de différenciation (« personnalisation »), – la différenciation des éléments étant *liée* à leur graduelle unification (« l'union différencie »). Parcourez, à l'occasion, mon essai sur un « Personalistic Universe » que j'ai fait envoyer à Le Roy l'été dernier. Vous verrez ce que je veux dire ici.

b) Touchant la nature de l'étoffe *vivante* du Monde, j'imagine qu'elle a une capacité de prolifération et de reviviscence beaucoup plus grande que celle que manifeste la vie terrestre. Mais tout de même je me la représente comme un *Quantum* qui s'épuisera dans un certain Succès. Si la Terre ratait, la portion du Quantum que représente la Terre réussirait autrement et ailleurs ; mais si ce Quantum réussit et s'évade sous une forme quelconque, la Terre sera bien morte. – Dans le cas particulier de la Terre, je ne suis pas incliné à penser que, si l'Humanité disparaissait, aucune autre pensée pourrait y renaître (parce que je ne conçois pas bien qu'un cycle évolutif y recommence) ; cependant le paléontologiste Matthew (que ne préoccupait guère le Phénomène Pensée, je dois dire) a écrit le contraire. – Le problème se complique si on y fait entrer (comme on le *doit* scientifiquement, je crois) la question de l'immortalité (irréversibilité) des *centres cosmiques pensants*. – [Au-dessus de : centres cosmiques, le père a ajouté : âmes individuelles.] En fait, je considère que l'hypothèse d'une catastrophe cosmique pour la Terre, absolument vraisemblable si on regarde le Monde du côté [au-dessus de : du côté, le père a ajouté : par le bout] de la Matière, est impossible si on regarde par le bout de l'Esprit. L'Univers me paraît solidement en porte à faux sur l'Avenir. *Sous peine* d'être impossible pour la pensée qui y est née. Il est infaillible dans son improbabilité démesurée.

Je crois que voilà à peu près ce que je pouvais vous répondre. En le faisant, j'ai eu à vous dire déjà une bonne part de mes préoccupations présentes, spéculatives. Mais il n'y a pas que la spéculation. La crise humaine présente, approchant d'un maximum, m'intéresse, et même m'angoisse profondément : parce que j'y vois un effroyable malentendu, dans lequel on risque plus que jamais de confondre le Christianisme avec une tendance désespérée (et condamnée) à nous ramener à Romulus ou à Wotan, c'est-à-dire au Néolithique (...). (pp. 109-114)

L'abbé Gaudefroy, un être de prière

Célébrant régulièrement la messe³⁰, il pratique une liturgie vivante qui laisse, en 2009, des souvenirs chez des témoins. Un recueil de prières qui lui est attribué, rassemble une douzaine de prières et nous introduit :

- dans sa méditation devant le Buisson Ardent : « Je Suis, Je Suis, Je Suis. Rien ne peut m'empêcher d'être. Pour toujours Je Suis (...) » ;
- dans son accompagnement du *Gloria*, les vingt siècles de christianisme sont présents : « Apprenez-nous à prier ensemble avec tous les siècles chrétiens, avec tous les siècles passés dans la révérence pour tous les siècles à venir » ;
- dans sa méditation sur l'élévation, nourrie des Psaumes, ou sur la fin de la messe avec sa déclinaison du Notre Père avec l'Evangile de Saint Jean : « La lumière luit dans les ténèbres ».
- dans la tradition du père Portal avec sa prière pour l'unité des chrétiens : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple. Pourquoi l'union ne se fait-elle pas ? Les bonnes intentions n'y suffisent donc pas ? Qu'il est lourd à porter le fardeau des siècles. Votre peuple est victime de son hérédité. Chacun de nous porte un péché de famille, un péché de groupe, un péché de communauté. » Le minéralogiste, sensible à l'épaisseur des couches géologiques et au temps³¹, mesure le poids de l'histoire : « Mon fardeau, Seigneur, c'est le poids du passé, ce sont les formes surannées de la pitié (piété ?), ces prières que je répète et qui ne prient plus, ces représentations qui ne représentent plus, ces paroles qui ne parlent plus, ces rayons qui n'éclairent plus, ces chemins qui ne conduisent plus ». L'actualité, dans le *Gloria*, est présente, sans pouvoir être identifiée : « Cette crise n'est pas la première de l'Histoire. Vous avez guidé l'humanité à travers combien de vicissitudes pour en faire la reine de la Création. Vous êtes la Providence de l'Histoire (...) » ;
- dans sa prière pour la paix qui résonne : « Agneau de Dieu, donnez-nous la paix ! Comprends-moi bien, j'ai besoin de toi, c'est par toi que je continue ma Création, c'est dans tes efforts que je suis, c'est là que j'aime, c'est quand tu risques ton talent, non lorsque tu l'enterres. Avec moi, tu crées un royaume, un royaume sûr, hors des atteintes de toutes les tempêtes. De là vient la paix que je te donne, non celle que donne le monde, une paix boiteuse, menteuse, un anesthésique de passage d'où l'on se réveille avec terreur devant la réalité vraie. La paix surpasse tout sentiment ».
- dans son ressourcement intérieur dans la solitude et la prière. En cela, il est très proche de l'exemple donné par Jésus : « **Venez à l'écart et prenez un peu de repos.** Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier. Seigneur, vous passiez vos nuits en prière, seul sur la montagne. Il ne vous suffisait pas d'apprendre à prier car, dans votre condition humaine semblable à la nôtre, acceptée comme elle est, misérable et tâtonnante, la prière en commun ne vous a pas suffi. Vous avez eu comme nous besoin de solitude pour prier, besoin de vous trouver seul à seul avec votre Père (...) Vous mon créateur et moi votre créature, nous sommes les deux seuls êtres au sens plein du mot. L'Eglise ne permet à aucune image, d'aucune sorte, à aucun symbole dogmatique, à aucun rite, à aucun sacrement, à aucun saint, pas même à la bienheureuse Vierge elle-même, de s'interposer entre l'âme et son créateur. Vous seul avez créé, vous seul avez racheté, c'est devant vous que nous allons à la mort, c'est en vous contemplant que nous jouirons de la béatitude éternelle (...) »
- dans sa prière sur le mariage qui fonde le progrès spirituel sur l'intensité de l'affection des conjoints.

³⁰ Le 20 avril 1949 : « J'ai dit la messe le jour de Pâques à Afouer et à Beni Mellal (...) j'ai eu 90 à 100 personnes à la messe ».

³¹ Le temps permet aussi l'élaboration sur de longs siècles : FOUCHER Jean-Pierre, *La littérature latine du Moyen Age*, Paris, P.U.F. coll. Que sais-je n° 1043, 1963, donne un aperçu de l'apport médiéval ; PERRIN Michel, *Louanges de la Sainte Croix*, Paris Berg international, 1988, 246 p. ouvre un champ sur le rôle de cet abbé, archevêque de Mayence, mort en 856.

Humanité de Jésus, face à face avec Dieu, progrès spirituel et affection présence de la mort... il y a là toute une spiritualité³². Et l'ancien responsable de la Paroisse Universitaires, Roger Pons ne s'y est pas trompé en nous livrant cette autre prière, celle du savant qui met en avant la vérité libératrice ... tout en honorant les Docteurs : « Adorons Dieu le Père omniscient de qui toute pensée est efficace, de qui procède toute science et toute action intelligente. Adorons Dieu le Fils, l'expression du Père, la « lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », la Vérité libératrice, la Parole divine, le Maître, le « seul Maître ». Adorons l'Esprit Saint, « l'Esprit de sagesse et de science », qui, par son opération mystérieuse, fait jaillir, de notre fonds inconscient, la réflexion, le besoin de savoir ; qui insuffle à notre âme devenue consciente la passion de la recherche et la joie de connaître. Adorons en Lui la Providence qui promeut et coordonne les efforts de l'intelligence, qui féconde en leur temps les connaissances humaines, les fait fructifier sous forme de découvertes et active le progrès intellectuel. Honorons les Docteurs qui ont bien servi la société humaine et religieuse par l'étude : saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, et tant d'autres bons serviteurs de la Vérité qui vivront dans la mémoire des hommes à jamais »³³.

Qui était donc l'abbé Gaudefroy ?

Le (Chris)Tophe familial et distant, apportant distractions et curiosités à son lieu d'enracinement familial, Beaucamps-Le-Vieux, où il se retire, mettant au net un lexique picard, des éléments d'ethnologie ? Un professeur de minéralogie enthousiasmé par sa discipline, entretenant une relation de quasi-disciples avec ses étudiants de la Catho de Paris, un éveilleur malicieux à l'Institut de minéralogie de la Sorbonne, en complicité avec le professeur Wallerand ? Un créateur sachant ce qu'il a à faire, remplissant une mission, celle de dresser la carte géologique du Marco et découvrant de nouveaux minerais auxquels il donne des noms marocains ou le sien avec la gaudefroyite ? Un commensal de l'abbé Portal, porteur d'un projet d'Union des Eglises, mais aussi un lecteur amical, critique, un « frère » pour l'abbé Breuil, pour Teilhard de Chardin ? Souffrant des « coups de crosse » subis par eux, étonné de ne pas avoir été « crossé » lui-même. De tendance janséniste (selon lui, *Le Phénomène* humain aurait été écrit pour moins de deux cents personnes en France et moins de deux mille dans le monde). Plutôt enraciné à droite, ayant vécu simplement, mais effrayé de voir la distance entre les découvertes scientifiques et leur réception par Rome et, du coup, se condamnant au silence public, tout en publiant abondamment dans les revues scientifiques. « Sa descente dans « l'enfer de la vieillesse » qu'a incontestablement vécu l'abbé Gaudefroy avec beaucoup de lucidité, fait partie de sa vie et son acceptation est une leçon » : j'adhère à ce propos de Charles-François Gaudefroy, son neveu. Scientifique reconnu, homme de prière : qui dira qui fut cet homme de fidélité, « aumônier » du Groupe Légaut et, à ce titre, comme d'autres, un acteur de la vie religieuse d'un XX^{ème} siècle complexe.

Annexes

Lettres de l'abbé Gaudefroy ou à l'abbé Gaudefroy

3 novembre 1914, lettre de l'abbé Gaudefroy au Supérieur des Carmes

Je vous remercie bien des trente intentions que vous me donnez à acquitter. Gardez, je vous prie, les honoraires (...) Tandis que nous ici nous ennuyons de ne servir à rien, la plupart de ceux dont j'ai des nouvelles ont déjà subi

³² HUOT Xavier, tapuscrit, 9 p.

³³ Prière créée par l'abbé Gaudefroy in PONS Roger, *Lettres, notes intimes, témoignages par Antoine Martel*, Paris, Cerf, Foi Vivante, 1948, pp. 49-50.

le feu. Mon frère Charles (...) a été blessé (...) Mon beau-frère Farcy (...) a été fait prisonnier pendant trois jours à Péronne (...) M. l'abbé Calippe³⁴ aussi s'est dévoué à ramasser les blessés et à enterrer les morts (...) Je couche chez le Doyen d'Oulchy-le-Château avec les trois prêtres picards. Hier et avant-hier nous avons eu ici de magnifiques officiers (...) On est généralement assez impatient de voir la guerre finie. Il me semble pourtant que la victoire définitive n'est qu'une question de patience. J'espère que le peuple français sera capable de cette patience (...) A Amiens, il ne s'est rien passé de grave pendant l'Occupation des Allemands, sauf la réquisition de tous les hommes valides, au nom du maire dit-on. Un grand nombre se sont laissés prendre à cette fourberie et sont partis on ne sait où ? La Picardie a horriblement souffert de la guerre. Il y a eu des cruautés, des actes de sauvagerie et de bestialité effrayants. Plus de 40 villages sont complètement détruits (...) Par ici, le grand obstacle à notre avance a été le retranchement des Allemands dans les carrières de Soissons utilisées comme champignonnières exploitées dit-on par des Allemands depuis quelques années (...)

M. le Doyen a reçu une lettre pastorale de Mgr Péchinaud qui est resté à son poste pendant l'Occupation et le bombardement. Il n'a appris que bien tard l'élection de Benoît XV, et par un soldat allemand. Il est très sévère pour les curés qui ont quitté leur paroisse. Les populations, du reste, sont tout aussi sévères et ne veulent plus recevoir les curés qui reviennent. Quels Allemands ! Regardez leur prétention (...) Par ici nous ne manquons de rien (...)

Ne riez pas trop de nos germanophiles, ils sont peut-être plus ardents que d'autres à lutter aujourd'hui...

Annexe 2

Note de l'Ecole des Sciences (Juin 1926)

Le Conseil des Sciences,

Considérant le rôle joué désormais par les sciences dans l'instruction et l'éducation des enfants,

Considérant les déficits constatés à ce point de vue dans plus d'un petit séminaire ou collège libre,

Considérant qu'il est nécessaire d'augmenter la confiance des parents dans l'enseignement scientifique donné dans ces collèges, de combattre les préjugés (fondés ou non) et les craintes qui subsistent certainement encore dans l'esprit de bon nombre de parents, que l'influence sociale en dépend,

Considérant que même dans les classes élémentaires, et en tout cas vu les nouveaux programmes à partir de la seconde inclus, seuls les maîtres ayant la double compétence du savoir et du savoir-faire peuvent s'acquitter de cette tâche délicate comme il convient, que les maîtres dépourvus de cette formation risquent de donner une orientation toute primaire aux jeunes intelligences, et de ne leur laisser pour les sciences qu'une impression de dégoût.

Considérant qu'une des licences scientifiques dites d'enseignement et non une licence quelconque, doit être la sanction normale des études ainsi dirigées et l'indice naturel de cette double compétence.

Emet respectueusement et à l'unanimité le vœu que NN.SS. les Evêques, sans se laisser détourner par des besoins en apparence plus urgents envoient au Séminaire des Carmes des jeunes prêtres ayant du goût pour les sciences, que ces jeunes gens y passent le temps voulu, que là sans se disperser dans des études étrangères, ils se consacrent pleinement, sous la direction de leurs maîtres, à la préparation d'une licence d'enseignement.

Annexe 3

³⁴ POULAT Emile, *Utopie ou anticipation. Le journal d'un prêtre d'après-demain (1902 – 1903)*, l'abbé Calippe, Tournai, Castermann, 1961, 331 p.

Lettres de Marcel Légaut à l'abbé Gaudefroy

Le 23 novembre 1941 : « Voilà un an jour pour jour que je montais aux Granges avec Marguerite. Depuis, quel travail fait ! Quels résultats ! Vous êtes trop loin pour le comprendre. Même quand vous viendrez aux Granges, vous ne pourrez pas comprendre le point de départ. Mais, je l'espère, j'en suis sûr, vous aimerez la vie que nous menons, que nous mènerons, à mesure que nous sortirons de l'ère des improvisations et des luttes quotidiennes. Avec les Voirin, le frère d'Anglade, Albert que j'avais connu jadis à Rennes jeune étudiant, nous formons une équipe solide, nous changeons ce pays. Un seul nous manque pour que notre vie spirituelle puisse imprégner profondément notre vie de pionniers, vous-même. Si vous étiez là, vous ne pourriez pas douter que l'âme même de ce que vous avez aimé dans notre fraternité est ici. Je crains qu'après la guerre se comptent assez nombreux les absents. Ce sont en particulier les camarades qui n'ont pas compris que l'amitié était basée sur la foi en l'autre et qui ont été scandalisés par mes décisions et mes actes qu'ils ont mal interprétés et jugés comme si c'étaient eux qui les faisaient. Ces séparations sont douloureuses. Je n'arrive pas à comprendre qu'on les assume aussi vigoureusement et que l'on n'essaie pas de voir si l'on ne s'est pas trompé puisqu'on ne croit plus et qu'à la foi doivent succéder les raisons de croire. Mais je voudrais vous dire combien cela fait comprendre ce qu'est notre péché. Car si nous avons scandalisé, ce n'est pas sans qu'il n'y ait eu de notre faute. Le scandale dont nous sommes l'occasion n'est pas à l'état pur comme celui dont le Christ est la source. Cette vie que nous menons aux Granges, où la fatigue physique est grande, avec ses duretés, ses souffrances, est bien le centre de la vie pénitente que je désire désormais pour ce groupe. La vie que je mène ici n'est pas encore une réussite. La synthèse n'est pas faite, les conditions matérielles sont encore un obstacle, aussi mon manque de vigueur intérieure. Mais j'ai bon espoir d'y arriver. Votre présence m'aurait aidé. Ici, nous avons l'impression de faire du travail positif, pour l'avenir de beaucoup, en dehors de l'ornière où trop de vies s'enlisent, où notre monde moderne va devenir un monde dépassé. Quand nous sommes entrés rue Léo Delibes, je trouvais que cet hôtel sentait une époque disparue, celle de la vieille bourgeoisie de 1900. Actuellement, je trouve la même odeur à toute cette classe moyenne, mi-intellectuelle, mi-cérébrale, ayant perdu le contact avec les réalités de base, vivant grâce à une organisation artificielle de la société. Il faut en sortir pour retrouver sa jeunesse. A Dieu. Dites mon fidèle souvenir à nos amis ; Dites-leur de croire à ce qui nous unit, à ce qui a produit de bons fruits. »

Le 25 novembre 1941 : « Vous ne sauriez croire combien la musique devient miraculeuse, comme le spirituel, le dimanche après une pleine semaine de labours. Chaque dimanche, ensemble, nous nous arrêtons ainsi dans notre course. Le repos hebdomadaire devient vraiment un acte sacré. Nos disques sont vieux et usés, pour la plupart... Voudriez-vous compléter notre discothèque. Je vous écris ce soir après une journée bien remplie : ce matin débardage de bois, ce soir, labourage avec Marguerite. A la fin, il fait bon être chez soi et si le corps était moins las, on serait prêt à du bon travail spirituel. »

Le 6 décembre 1941 : « Notre mise en marche agricole continue favorablement. Hier une de nos brebis a mis bas quatre agneaux, dont trois agnelles, et l'une de nos vaches a donné une petite génisse (cela ne se fait pas ainsi tous les jours). Dès maintenant, nous avons une chambre convenable libre. En juin, nos deux maisons construites en l'an 41, seront achevées et habitables. »

Le 8 décembre 1941 : « Ce matin, tout est blanc. Nous avons 20 centimètres de neige. Je vais partir avec nos deux mules pour faire la trace. Et nous allons faire du bois pour nous chauffer. Dites à tous nos amis, quand vous les verrez, qu'ils soient les enfants du Dieu de l'espérance. »

Le 14 mars 1948 :

« Cher Monsieur l'abbé [Gaudefroy],

Cela m'a été une joie de vous lire. Aussi je vous réponds de suite. Je n'ai pas lu le livre que vous me signalez de J. Rostand. Si vous aviez l'occasion de me le prêter, je vous en serais reconnaissant. Je ne puis donc pas trop répondre à ce que vous m'en dites. Cependant, vous insistez beaucoup sur un parallélisme qui ferait de toute matérialiste un pessimiste, de tout croyant un optimiste. Pour ma part, j'aimerais que la foi ne se greffe pas nécessairement sur un « tempérament optimiste » et qu'au contraire, la foi aide à sortir d'un certain pessimisme sans pour cela engendrer un optimisme qui, à l'expérience, semble se suffire à lui-même. Notre grand mal, c'est que dans un certain climat de vie, l'optimisme nous est plus facile que la croyance en Dieu. Cet optimisme fait autant des facilités de nature que de la peur de voir arriver le temps où celles-ci nous seraient enlevées. Oui, Dieu n'est pas premier chez la plupart des hommes et des chrétiens. Mais je crois que J. Rostand a été emporté par la ferveur de son style lorsqu'il croit pouvoir affirmer que ceux qui sont athées pensent plus passionnément à l'absence de Dieu que les croyants à sa Passion (...) L'athéiste comme le « pratiquant » ont une vie beaucoup moins tragique car leur vie, à l'un comme à l'autre, est fort peu modifiée par l'absence ou la [présence] de Dieu. Tout cela reste dans le domaine des idées, non du réel. L'angoisse métaphysique – la question que pose la vie personnelle – la question que pose l'autre, tout cela est de l'ordre des ornements de la vie. Elles sont rarement le pain quotidien amer et nourrissant comme la manne du désert. Et qu'il en est peu qui communient à ce pain substantiel de façon unique !

Est-ce leur faute ? Sont-ils encore enfants ? Ont-ils renoncé de façon implicite mais réelle à ce clair regard au-delà « de ce qui se pense, se fait, se dit » ? Sont-ils trop distraits par les soucis, les ambitions, les besoins ? Mystère de chacun. Dieu seul est juge, car lui seul sonde des cœurs et les reins.

Je comprends votre fierté en regardant vivre et agir tant de nos camarades. Ils sont au bel âge de la production. Ils portent leurs fruits. Je ne le leur reproche certes pas. Mais beaucoup peuvent me reprocher de ne plus rien leur apporter. Jadis, je leur donnais. Maintenant que puis-je pour eux ? Que pourraient-ils recevoir des Granges ? Ils n'ont plus besoin de moi. Et moi je n'ai plus rien à leur donner de ce qu'ils peuvent actuellement désirer. Comment voulez-vous qu'une collaboration puisse demeurer dans ces conditions ? Le jour, où Michard par exemple, aurait perdu sa situation, où il aurait critiqué son auteur, où il aurait vu « autre chose » que ce qu'il fait, de plus essentiel, de moins précaire. Alors peut-être la communication pourrait se rétablir.

Au fond, ils sont comme si Dieu n'existait pas sous une autre force qu'une loi évolutive du Monde, enveloppant tous les événements dans leur développement progressif. Ils ne sont chrétiens que par tradition ou habitudes ou attaches sentimentales à leur passé. Rien dans leur vie ne serait changé s'ils remplissaient leur foi par un humanisme très compréhensif et très harmonieux. Et la religion chrétienne leur a été plus utile comme discipline d'action et de pensée que comme aiguillon de l'Immense inconnu qui seul pourrait donner un sens à leur vie. Je ne le leur reproche pas. Mais que voulez-vous que je puisse leur donner dans ces conditions. Moi qui me suis trouvé acculé à ne plus croire aux idées que dans la mesure où elles s'incarnent dans le réel. Et qui nourrit ma foi plus des changements de vie qu'elle m'impose que des systèmes où elle m'aiderait à comprendre le Monde ?

Au soir de la vie, cher monsieur l'abbé, vous jouissez de la liberté d'un certain détachement matériel. Cela me rapproche de vous. Et c'est pourquoi je suis porté à vous écrire des choses, bien gauchement parce que je suis encore en pleine disharmonie. Travail manuel pour gagner sa vie, travail intellectuel pour la maîtriser, la dominer, la comprendre se font concurrence et comme il est normal le premier l'emporte sur le second, car il est le serviteur sans lequel le maître ne peut vivre.

Nous nous retrouverons, je l'espère bien, aux grandes vacances. Là, j'essayerai de continuer ce travail d'approfondissement commencé lors de nos retraites. Y arriverai-je ? Il est bien curieux de constater que jamais je n'atteins (...) ce réel substantiel de la vie qu'à l'issue d'une période où ma pensée s'est trouvée écrasée par le

travail manuel, au point de douter de ses possibilités. Est-ce là ce [harassement] de la matière dont parle Teilhard ? Je crois que oui, mais en plus profond que ce qu'il a lui-même explicité et systématisé.

A Dieu. Et croyez à ma bien respectueuse et fraternelle affection. »

Lettres de Marcel Légaut au neveu de l'abbé Gaudefroy après la mort de ce dernier

Mirmande, le 20 septembre 1971 :

« Cher Monsieur,

J'ai reçu ce matin le télégramme annonçant la mort de votre oncle. j'aurais voulu aller à l'enterrement, malheureusement ce jeudi, une suédoise – journaliste catholique – allant à Rome pour le Synode, vient passer chez moi et ne je puis la prévenir à temps, ni manquer cette rencontre qui peut être utile.

Notre cher abbé Gaudefroy était déjà pour nous autres plus qu'un vivant comme nous. Depuis cinq ans, nous le tenions déjà comme vivant parmi nous, comme on peut l'être lorsqu'on est parti pour toujours. Il fait partie de la vie de beaucoup d'entre nous par tout ce qu'il a été avec nous pendant de nombreuses années, ce qu'il nous a apporté et aussi ce qu'il a reçu de nous, ayant trouvé dans le groupe la communauté dont tout prêtre a un extrême besoin pour accomplir sa vocation.

J'ai eu avec lui des conversations intimes qui ne peuvent pas être oubliées, tant elles sont exceptionnelles et le fruit d'une ouverture dont ni l'un ni l'autre nous n'étions tout à fait les artisans. Mais c'est quand on se hausse au niveau spirituel qui a rendu possible cette communication d'être à être qu'on la retrouve dans son originalité essentielle.

Je ne serai donc pas à Beaucamps jeudi. Beaucoup de ceux qui l'ont connu et aimé seront eux aussi absents de corps, mais sachez que ce jour-là, il sera plus particulièrement présent dans nos consciences explicites et que certains sentiront aussi de façon plus lucide la valeur de la vie, sa grandeur humaine au contact de la sienne.

Veillez recevoir aussi pour vous, cher Monsieur, l'assurance de mes très fidèles sentiments. »

Annexe 4

Lettres de l'abbé Gaudefroy

1/ à sa sœur Clémence : Paris, le 2 mars 1903 : « Tu as toujours beaucoup de goût à tout ce que tu fais, il n'y a que comme cela qu'on peut travailler avec fruit (...) rendre ses devoirs plus difficiles à accomplir [est une] illusion qui peut avoir de funestes conséquences (...) lorsqu'on l'applique aux autres en particulier aux enfants qu'on est chargé d'éduquer (...) »

2/ en 1904, à Charles-François Florent Gaudefroy son frère et Berthe (née Leulier) l'épouse de ce dernier, parents de son petit-neveu, Charles, décédé début 1904 : « C'est de savoir que vous souffrez que je souffre moi-même, c'est pour cela que je cherche dans mon cœur une consolation qui ne soit pas une lâcheté ou un mensonge. Hélas la souffrance est inévitable, car le malheur est réel et irréparable : du reste, vous demander de ne plus souffrir du malheur ce serait vous demander de cesser d'aimer. Mais, peut-être, au-dessus de la souffrance, y a-t-il un calme possible de l'âme, un amour supérieur qui nous permette d'accepter notre souffrance et même de l'aimer ? Pour moi, je ne trouve pas de consolation plus vraie qu'une foi réfléchie et voulue en la bonté de Dieu. Oui, la question se pose comme Berthe la posait l'autre jour. Tout va-t-il au bien, avons-nous quelque

chose à espérer, ou sommes-nous jetés sur la terre pour y être le jouet des forces brutales de la nature et nos illusions par-dessus tout ? Oui, tout est là car, dans le premier cas, quoi qu'il arrive, nous sommes heureux et, dans le second, quelque jouissance passagère que nous puissions nous procurer, nous sommes infiniment pitoyables et malheureux. Oui, il me semble qu'il faut éclaircir ce point et trouver à tout prix une solution qui nous importe si fort, une réponse si précieuse. Heureux ou malheureux, qu'en est-il en réalité ?

Mais qu'est-ce que cela veut dire que tout soit au hasard ? Notre vie n'aurait pas de but ? Nous aurions le droit d'en abuser, il n'y aurait plus ni justice, ni charité, ni pitié, ni amitié ? Non, tout cela, jusqu'à l'amour de nous-même, serait de vains mots. Ceux qui auraient raison, ce seraient les violents, les méchants, les ingrats, les hommes sans pitié pour les malheurs des autres, les criminels, les moqueurs, les débauchés. Notre vie n'aurait plus de sens par-dessus nos peines et nos bonnes actions, les sacrifices que nous nous sommes imposés, tout cela n'aurait aucune valeur. Quoi, moi et tous ceux que j'aime, nous serions dans ce chaos incompréhensible ? Non, c'est un mauvais rêve, c'est une folie car je me demande avec étonnement comment d'un monde si monstrueux, si corrompu, aurait pu sortir une figure aussi idéale de beauté et de bonté que Notre Seigneur. Que veulent dire des saints dans un monde pareil, et comment, de la corruption, aurait-il pu sortir un idéal de vie, comment l'idée d'un Dieu bon aurait-elle pu venir aux hommes et comment des insensés auraient-ils pu prendre pour modèle la vie et la passion de Notre Seigneur et son sacrifice pour le bien du prochain ?

Et c'est là, cependant, que je tombais dans Dieu : il faut avoir mesuré à profondeur de l'abîme pour comprendre le Bon et le Beau. Nous ne sommes pas voués à un malheur irréparable ; le bien et la miséricorde planent sur nous et les sentiments de bonté et de générosité qui naissent au fond de notre cœur dont les vraies poussées de la vie. Cela veut dire que notre vie n'est pas un jeu mais que nous avons quelque chose à en faire, un emploi sérieux de notre temps, un but infiniment précieux à conquérir, et tout ce que nous faisons peut servir à quelque chose d'infiniment plus grand et plus noble que nous. J'éprouve en retombant sur cette pensée d'une vie bonne, sérieuse, un tel soulagement d'esprit que je ne puis pas croire que vous n'y trouviez votre meilleure source de consolation. Ce qui s'est passé est dur à porter, mais cela n'empêche pas notre vrai bien à tous de venir, 'est peut-être même le moyen par lequel il nous vient, car c'est souvent par la souffrance que Dieu purifie nos cœurs et nous fait songer à notre vie surnaturelle qui es le commencement de notre bonheur, alors que dans l'abondance nous serions attiédés et nous n'aurions jamais pensé à lui.

J'espère que ces pensées qui résument pour moi le tout de la religion, vous aideront à supporter, à accepter votre sacrifice. Elles ne suppriment pas la douleur, mais elles vous élèvent et elles vous donneront peut-être une conscience plus nette de votre dignité d'hommes. En tout cas, au-dessus des souffrances, elles établiront dans votre âme le calme et la paix de ceux qui jugent de toute chose comme en juge Dieu au fond de notre cœur. C'est en m'en pénétrant davantage que je m'unis à vous de prière le mieux que je puis.

3/ à sa sœur Clémence, le 13 juin 1946, avec une lettre de Légaut où celui-ci parle de « déportation vers l'inconnu » : « J'ai accepté mes ordinations successives depuis la tonsure jusqu'à la prêtrise plutôt avec résignation et j'ai envie de dire aujourd'hui comme un sacrifice dans l'obscurité et dans le trouble (...) Je suis toujours un étranger dans mon monde (...) Il y en a qui sont ce qu'ils doivent être dès l'enfance et il y en a d'autres qui sont là pour attendre le moment, ou pour préparer, pour après leur mort, ce que d'autres auront à faire. Et dans cette incertitude du lendemain, il ne semble pas que la vie s'écoule au hasard : les choses se rangent d'une manière étonnante : les hommes m'ont poussé vers ce qu'ils ne désiraient pas. Ils m'ont procuré une liberté d'esprit que je n'aurais sans doute pas eue là où ils me destinaient, hors du monde et de tous les mondes (...) »

4/ à sa sœur Clémence, le 29 avril 1949 : « De retour d'une excursion près de M. Riet, des mines d'antimoine (...) C'est encore du Viséen ; là on y trouve des fossiles à la pelle ; il y a plus de 1.000 m d'épaisseur. Moi qui ne suis

rien en géologie, je songe à ces 1.000 m de fossiles. Un cimetière si épais, déposé en combien de millions d'années, sur une terre dont on ne voit pas bien le sens lorsqu'il n'y a que des moules et quelques poissons, et je pense que Dieu est bien mystérieux, que c'est le grand inconnu ou surtout méconnu de notre temps devenu incapable d'adorer quand il ne comprend pas. Nous aimons mieux dire : c'est absurde que d'accepter que le monde ait un sens sans nous.

5/ à qui ?, le 26 janvier 1950, de Rabat : il a été invité à une réception à la résidence de l'Ambassadeur et écouté Mgr Tisserand... : « Ce n'est d'ailleurs pas [l'Ambassadeur] qui a invité le Card. Tisserand mais des journalistes de ses amis. J'ai connu le Card. Tisserand chez M. Portal³⁵ quand il était étudiant. Il est resté en relation avec l'abbé Breuil. Sa conférence a été un résumé de l'histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à la Révolution, puis dans une autre partie qui pouvait former un autre discours, il a montré que l'unité de l'Eglise ne veut pas dire uniformité : les rites sont différents dans différents pays, etc. Il parle très clairement mais il a lu sa conférence debout, sans un geste, sans hausser la voix, sur un ton très plat et froid. Le public a été déçu. Ici, il a causé à table très simplement et assez librement...

Mon travail est toujours intéressant. M. Permingeat est parti dans le Sud pour me chercher des matériaux à étudier et M. Morin est en France pour un mois. Je suis donc moins entouré et moins dérangé mais je ne manque pas de besogne... » Et la lettre circule à l'intérieur de la famille.

Annexe 5

Lettre de l'abbé Gaudefroy à un correspondant inconnu mais membre du Groupe Légaut

Boulogne-sur-Mer, à bord du Bahia, le 17 octobre 1949 : « Cette suscription n'est pas mon adresse. Je pars au Maroc. Le cargo qui m'emmène partira demain soir et mon adresse sera : Evêché de Rabat, Maroc.

Il y a plus d'un mois que vous m'avez envoyé une carte de Lisieux. J'ai été très heureux de l'avoir parce qu'il y avait longtemps que je souhaitais avoir de vos nouvelles. Mais je n'avais pas de liberté pour vous répondre. Un jour d'attente pour le départ d'un bateau est un grand loisir que je ne me suis pas payé depuis longtemps. J'en profite. Vous savez que je suis content de retourner au Maroc et que j'y suis entouré de sympathie et d'affection aussi bien au service géologique qu'à l'évêché. Vous avez su dans quelles circonstances je suis revenu prématurément pour la mort de ma sœur Clémence que vous avez peut-être vue une fois à la rue Galilée. Notre famille s'éclaircit, il naît des petits-neveux mais les vieux, ceux qui ont vécu leur vie ensemble disparaissent. Dans notre maison, nous étions cinq à table, nous sommes trois autour de la table, c'est un signe réfrigérant. Ayant plus de liberté que jamais, à cause de cela, pour disposer de mes vacances, j'ai été aux Granges depuis le début du séjour communautaire jusqu'à la fin du mois d'août. Puis j'ai été avec Soulages à Montvalezan (73) où il a essayé de ressusciter Fontgombault. J'y suis resté jusqu'au 20 septembre. Puis j'ai été à Sens prêcher une retraite à des instituteurs et institutrices de l'Yonne. J'ai vu aussi beaucoup de monde, trop de monde nouveau pour ma pauvre mémoire et ma puissance de sympathie. Il faut plus de temps pour se connaître et pour profiter les uns des autres.

J'aime beaucoup retrouver les anciens. A côté de Jean Haumesser, aux Granges, je me sens tout à fait en famille. Si j'avais eu un peu de temps, ces jours-ci, j'aurais été voir Girard et vous, mais je devais préparer ce retour au Maroc où j'emporte des appareils de laboratoire et beaucoup de petits accessoires pour lesquels j'ai dû faire beaucoup de démarches.

³⁵ Le père Portal (+ 1926) habitait avec quelques professeurs de l'Institut Catholique, en dehors de sa communauté, un petit hôtel rue de Grenelle.

J'ai su que votre tante a été souffrante mais j'ai oublié ce qu'elle a eu. Je souhaite qu'elle sache prendre tout ce qui lui arrive avec un esprit de foi. Tant d'accidents semblent dus au hasard des causes physiques mais Notre Seigneur nous a appris qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission de notre Père. Quand arriverons-nous à cette foi sans laquelle pourtant la vie perd toute signification ? Nous ne pouvons plus admettre qu'un monde créé par une sollicitude affectueuse. Dites-lui que ce n'est pas pour soi seul que l'on atteint cette foi parce qu'il n'y a rien d'aussi contagieux. Mais aussi ceux-là seuls qui en ont besoin sont aptes à y parvenir. C'est donc à ceux qui souffrent que nous avons recours ; leur témoignage nous est précieux, il nous donne la paix divine. Ce n'est pas mal, cela le serait si nous étions appelés à une vie facile jusqu'au bout mais nous savons bien que notre pièce se terminera dans les difficultés, même si elle a été heureuse pendant de longues années.

Annexe 6

Lettre de Georges Herelle à l'abbé Gaudefroy, le 10 juillet 1902, lors de l'ordination de ce dernier

« (...) l'intuition que tu as de poursuivre tes études en t'occupant des sciences me paraît bonne à bien des égards, et même au point de vue du sacerdoce (...) Nos contemporains n'ont plus, n'auront plus jamais « la foi du charbonnier » ; les poétiques ou gracieuses ou terribles ou enfantines légendes comme celles des Fioretti ou de Jacques de Voragine restent maintenant sans prise sur les âmes : il faut parler aux gens un langage qu'ils comprennent, et il faut comprendre celui qu'ils parlent ; sans quoi, pas de communication spirituelle. Or nous sommes dans le siècle de la science... ».

Annexe 7

Lettres de l'abbé Gaudefroy à l'abbé Breuil.

1^{er} juin 1915 : l'abbé Gaudefroy souffre d'une périostite post typhique.

4 juillet 1956 :

« Mon cher ami,

Je suis arrivé à Paris samedi et depuis j'ai eu beaucoup de visites à faire. Pouvez-vous me recevoir à dîner (le soir) avenue de la Motte Picquet *vendredi prochain*. Je crois qu'en France, on ne s'occupe pas du maigre du vendredi, je ne le sais plus. C'est bien car je ne tiens pas à la viande. Je puis manger des œufs, des pâtes, de la viande grillée. Je ne prends pas de café ni du thé ni d'alcool.

D'ailleurs, je ne sens rien à ma jambe, je marche presque aussi bien qu'avant mon attaque... qui n'a peut-être été que la suite d'une insolation... »

Beaucamp, le 10 août 1957 :

« Je relis votre discours à la Faculté des Lettres de Lisbonne. Je *vous en fais tous mes compliments*, mais vous permettez que j'insiste davantage sur la *critique plus utile entre nous*.

Votre public de la Faculté des Lettres était sans doute *peu au courant* des questions soulevées par la préhistoire. Les étapes de la *chronologie* les intéressent puisque tous les gens commencent par demander : combien y a-t-il de siècles ? Aussi, il est important de clarifier ces étapes ! Si vous dites p. 106 « un peu plus haut, au-delà de 120.000 ans » après avoir parlé de la dernière glaciation, sans chiffrer cette époque, ils ne comprendront pas bien. Et de plus que veut dire pour eux un peu plus haut ? Au niveau géologique, plus élevé,

c'est-à-dire plus récent, ou un peu plus haut dans l'échelle chronologique car, dans leur imagination, elle « remonte » les siècles ? En somme, j'aurais souhaité une chronologie chiffrée toujours en années, avec restriction au besoin.

Je reste moi-même dans une assez grande confusion d'esprit au sujet des rapports Néanderthal – Homo sapiens : Premièrement (p. 105), en bas, vous dites « ceux-ci (Homo sapiens) n'en dérivent-ils pas (Néanderthal) » puis deuxièmement (p. 106), un type complexe associe des caractères encore néanderthaliens à d'autres d'Homo sapiens (...) types ambigus... Si ce n'est pas un intermédiaire ou un métis, il faut le noter à cause de ce qui a été dit plus haut. Puis, p. 107, vous parlez du deuxième interglaciaire, l'époque nouvelle pré sapiens, ce sont beaucoup d'obscurités sur un même sujet.

Autre petite difficulté, p. 105, 2^{ème} alinéa, il y a : « S'il a plu à Celui-ci » est un autre problème. Il y a sans doute une faute d'impression : au lieu de *est*, il faut *c'est* pour faire une phrase. Puis « qui ne relève plus de cette expérience mais qui n'en doit pas ignorer les informations ». Vous auriez pu le dire plus clairement il me semble car ce problème relève tout de même un peu de l'expérience ou de l'information.

Je relève aussi la parole que vous attribuez à Saint Paul : « En Dieu, nous vivons ». Saint Paul lui-même l'attribue à un poète grec.

Vous ne m'avez jamais parlé de Coupe Gorge à M... ce qui m'a paru très intéressant. La controverse Huxley – Wilberforce est peut-être célèbre mais nouvelle pour moi. Le texte exact m'intéresserait.

Votre public était sans doute *mêlé de gens réfractaires* pour que vous ayez eu besoin de faire votre apologie. Sur l'évolution en général, *la conception spiritualiste est plus cohérente que la conception matérialiste*. En tant que *réplique à l'utilisation irrégulière de l'évolution, c'est une bonne apologie* ; mais voir dans l'évolution une *apologie suffisante de la religion* comme beaucoup de disciples de Teilhard sont portés à le croire, c'est trop. L'évolution se passe dans le temps, et dans le temps, rien ne se termine, il n'y a pas de fin. On comprend qu'on fasse le sacrifice en vue de l'avenir, mais un avenir limité. Ainsi, on fera des économies pour s'établir, pour établir ses enfants. On espère voir le résultat, parce qu'on a déjà vu le résultat d'efforts passés. L'ensemble formé par les sacrifices et le résultat prend un sens. Mais *donner un sens à la vie est autre chose*. Si nous restons dans le temps, comme lorsque nous voulons appliquer l'évolution, le plus beau résultat possible étant obtenu n'est pas définitif : *le temps continue et remet tout en question*. Teilhard sort du cercle vicieux par une parousie, où la suite des temps aboutit à une évasion hors du temps ; l'évolution ainsi éclaire, illumine une *porte de sortie* sur l'*obscurité*. Ce n'est pas plus que ce que nous enseignent le catéchisme : ce n'est pas le contraire, voilà tout.

Oui, comme naturaliste, j'admire *l'évolution, conception ordonnée, cohérence du monde et de son histoire*, mais comme *homme religieux, à la recherche du sens de ma vie, l'évolution ne sert pas beaucoup*. Et à vrai dire, ce que je cherche, c'est un sens au moment présent, car un *avenir heureux n'est qu'un aliment actuel pour supporter l'épreuve d'aujourd'hui*. La religion nous présente notre destin sous cette forme d'un avenir éternel et je note qu'*elle aussi nous parle le langage du temps* comme si l'essentiel se passait dans le temps : c'est ainsi que le paradis m'est donné comme à venir. C'est de l'anthropomorphisme. Nous en sentons le caractère contradictoire dans les termes et nous sommes impuissants à trouver quelque chose d'autre. Je me demande pourtant si nous ne *pourrions pas aboutir à une autre forme d'expression de notre religion* qui consisterait à nous *donner le goût du présent* indépendamment des longues perspectives d'avenir. Et on peut dire que c'est dans l'évangile, tout autant que les siècles des siècles. Mais je reviens à la *critique de l'évolution en tant qu'apologie religieuse*. C'est bien l'effort vers le progrès. Mais *les termes de ce progrès s'éternisent* : les vers de terre, les moules, toute la biosphère sauf l'homme donnent au créateur l'aspect *d'un enfant qui s'amuse*. Quelle pauvreté le monde vivant avant l'homme ! Monde immense sans intérêt, je disais cela à Teilhard et il me répondait : ce sont les déchets de l'évolution et pour lui l'ensemble des étoiles n'était à cette époque qu'un déchet. *Coeli enarrant gloriam Dei*. Les cieux parlent tout aussi bien d'autre chose que de la gloire de Dieu : ces planètes qui tournent indéfiniment sur

elles-mêmes et autour du soleil. Les prédicateurs du XVIII^e s. y voyaient l'ordre, la loi éternelle... et quand nous regardons le ciel étoilé, il ressemble à une immense pagaille. Quand je regardais la voûte de mon église de Saint Germain-des-Près, ces étroites fenêtres étaient bien mieux distribuées, elles parlent d'ordre et de symétrie mais non pas la Grande Ourse ni la Voie Lactée.

Bien cordialement.

C. Gaudefroy

Rentré hier à Beaucamp, je trouve un temps pluvieux, sombre et froid. L'époque du Renne remonte à 30 ou 40.000 ans, est-on mieux fixé là-dessus que lorsque je disais 23.000 ans ? »

Rabat, le 18 septembre 1959 :

« Mon cher ami,

Voici le résultat de l'examen que j'ai fait des galets de Mme Bleton, examen dont vous m'avez demandé communication à notre dernière rencontre.

J'ai lu l'opuscule du Professeur Rabut, *Dialogue avec Teilhard de Chardin*. Il est sympathique et de nature à décourager les critiques¹. Mais qu'il est pauvre de suggestions positives ! Son chapitre sur la philosophie reste comme tant d'essais philosophiques de notre temps, verbeux, vague, abstrait, hors de la vie. Mais ce petit livre m'a fait prendre conscience de plusieurs questions que je voudrais éclaircir moi-même. Bien cordialement toujours.

Quoi qu'on fasse maintenant contre la publication des œuvres de Teilhard, il est trop tard, le « mal » est fait... »

Le 22 mai 1960 :

« Mon cher ami,

Je dois aller à Paris jeudi pendant quatre ou cinq jours. Je passerai à l'occasion avenue de la Motte Picquet, mais j'aimerais mieux que vous me donniez un rendez-vous. Naturellement, j'aime mieux vous voir à Paris qu'à l'Isle-Adam ; mais si c'est préférable pour vous, j'irai vous voir. Ecrivez bien clairement le rendez-vous ! J'ai tant de mal à vous lire.

Hier, je suis descendu dans la vallée de la Bresle près de chez nous parce qu'on y drague la vallée pour avoir des marais poissonneux et vendre les cailloux. J'ai bien cherché des silex taillés dans tous les tas, mais je n'ai rien trouvé... »

Le 9 septembre 1960, Paris 35, rue de Sèvres : « Avant de retourner au Maroc je passe trois jours à Paris... »

Annexe 8

Lettres ou cartes postales de l'abbé Breuil à l'abbé Gaudefroy³⁶

21 novembre 1907 : « (...) je vous envoie deux documents demandés. Tenez silencieux l'auteur du manuscrit (...) J'irai vous voir ainsi qu'Amiens (...) Mon début de cours me donne un gros labeur (...) »

³⁶ Cartes Postales en 1907 (II), 1912 (II), 1913, 1915 (II) (souvenir de M. Portal), 1916 (II), 1917 (II), 1919, 1920 (IV), 1921, 1923 (II), 1924 (II), 1925, 1927, 1928 (II), 1931, 1932, 1933, 1934 (II), 1935 (II).

31 décembre 1915 : « (...) J'ai été content de recevoir de vos nouvelles voici un mois et de vous savoir en paix et en voie de guérison. Moi, je suis toujours au M. de la XX, neuf heures par jour et je travaille le soir environ deux heures pour moi-même chez moi. C'est le meilleur de ma journée (...) »

(1919) : « Cher ami, je suis solitaire dimanche soir. Voulez-vous venir dîner avec moi à 7 h, et nous causerons (...) votre ami (...) »

(1924) : « Cy vint le 1^{er} mars 1924 à 2h de l'après-midi le citoyen syndiqué H. Breuil, rendre compte à son copain Gaudefroy de son voyage à Amiens et autres gestes à lui arrivés en cette ville.

Ayant appris son départ pour un lieu inconnu, lui laisse ce témoignage de son passage (...) »

Janvier 1935 : « J'ai été assez fatigué depuis la séance au Collège de France où j'ai fait rétablir les Antiquités nationales ; il s'en est fallu de peu que la Psychologie ne l'emporte. Surtout que Le Roy ne croit pas que je lui tiens rigueur d'avoir, excellemment du reste, soutenu cette autre cause ! Ce serait stupide. Nous avons chacun défendu une excellente cause, et il y en avait d'autres encore. Ainsi il a fallu quatre tours pour nous départager au hasard des combinaisons des petits groupes. »

7 octobre 1935 [décès de l'hôtesse de l'abbé Gaudefroy] : « Vous êtes obligé de chercher autre chose. J'ignore si les Sœurs de l'Assomption (...) où je dis la messe (pas trop régulièrement) quand je suis à Paris, sont montées à ce point de vue. *Peut-être pouvez-vous y voir ?* Si cela s'arrangeait, cela nous rapprocherait beaucoup (...) »

18 janvier 1936 : « Où logez-vous désormais ? (...) »

3 novembre 1936 : « Une fois de plus dans l'Ariège Haute-Garonne. »

29 décembre 1936 (Noël) : « Bien que n'ayant pas fait d'excès (...) le lendemain ce fut déplorable du côté rein et foie (...) vœux amicaux et chrétiens pour la nouvelle année (...) »

16 mars 1937 : « Mon cher ami, (...) Tâchez de venir mardi ou mercredi soir, à condition d'arriver avant 7H vous me trouverez au nid. Peut-être ne savez-vous pas que Teilhard vient de tomber malade (...) je me demande s'il n'y a pas du cérébro-spinal là-dessous... »

6 juin 1937 : « Cher ami, vous me feriez grand plaisir en me rapportant sans trop tarder ma valise de gare qui me sera bientôt utile. Si vous veniez dîner mercredi soir (...) »

13 août 1937 : « J'ai trouvé le faire-part de votre beau-frère Farcy cette nuit en rentrant d'Angleterre ; bien que vous m'ayez déjà dit vos préoccupations à son sujet, au sujet de son mal de pied d'origine radiologique, je ne pensais pas qu'il était aussi directement menacé à brève échéance. C'est une victime de la guerre, pour retardée qu'ait été l'échéance. Je pense que c'est pour votre sœur un coup très dur et qu'il lui faudra toute sa conviction de chrétienne pour supporter ; vous voudrez bien lui dire toute ma sympathie et que je prierai pour son cher disparu que je connaissais dès l'enfance. Il n'avait qu'un an de moins que moi ; c'est notre génération qui commence à « décoller » !

Et vous, où êtes-vous ? En Puy de Dôme sans doute ? T., malgré les événements, est reparti pour la Chine (...) »

14 mai 1938 : « Doncques me voici élu (...) ça ne m'empêche pas de dormir et la vie continue. Je suis tout de même content d'avoir ouvert l'Institut à la Préhistoire, après l'avoir introduite au Collège de France. A lundi, j'espère, mille bonnes amitiés. »

12 décembre 1938 : « (...) Si vous désirez des exemplaires de mon cours inaugural, allez avec cette carte à l'Institut de Paléontologie humaine et demandez en une dizaine à M. Martin le préparateur, il sait où ils sont dans mon bureau. »

31 décembre 1938 : « Bien cher ami, je vous suppose en vacances, mais j'aimerais vous revoir un de ces prochains jours (...) »

30 décembre 1939, Les Eyzies : « (...) les relations Staline – Vatican me paraissent un très bon réflexe. Et si Hitler reste inactif depuis trois mois et demi, c'est, semble-t-il, que tout son matériel blindé, fait pour le bluff, est pour ainsi dire en zinc (...) La fin lamentable du Graf von H., mis à mal par trois petites unités anglaises et ce que disent les aviateurs de la facilité avec laquelle ils prennent les avions boches, complètent le tableau (...) Et comme on dit à Amiens, le paradis à la fin de vos jours (...) »

20 janvier 1940, Bordeaux, Grand-Hôtel Monré : « (...) cours ici, classement de collection dont je vous ai dit le côté absorbant, qui m'évite de penser en vain à l'imprévisible de la guerre et, surtout de l'après-guerre qui me semble énormément préoccupant (...) Ce qui paraît certain, c'est l'amélioration du capital économique de plusieurs générations.

Mais si l'on laisse subsister la grande Allemagne, ce sera à recommencer dans vingt ans. De toute façon, à nos âges, je doute fort que nous voyions la fin de la trajectoire prévue par les choses, nous n'en voyons que le début. Mais les plus riches d'alors seront les possesseurs de terre, les cultivateurs eux-mêmes ou de toute autre source directement productrice des éléments essentiels de la vie. Mais si nous sommes tous pauvres, ceux qui vivront en commerçant avec nous seront ruinés et mourront de faim sur leur tas d'or inutile et ayant perdu sa valeur d'échange. On va vraiment vers l'inconnu, ce qui me préoccupe le plus sera la question de l'intérêt qu'on voudra bien alors concéder aux côtés idéaux et désintéressés de l'activité humaine : science et arts (...)

J'entends que ça ne va pas fort en Espagne : l'industrie est complètement arrêtée par la disparition de la main d'œuvre industrielle, technique, passée chez nous en grande partie et pas retournée (...) »

14 août 1940, Périgueux : « Mon cher ami, je suppose que vous êtes resté à Paris, et je vous envoie ce signe de vie pour tâcher d'avoir la certitude que vous êtes en bonne santé et savoir quelque chose de votre famille qui a dû être bien exposée et peut-être éprouvée durant la tourmente qui a dévasté la Picardie (...) »

21 octobre 1940 : « Sans nouvelles de vous, Le Roy et Teilhard. Ici je travaille à la splendide caverne découverte jusqu'au 15 novembre. »

30 juin 1941 : « (...) Très importantes découvertes vieille industrie [au Maroc] (...) reprends mon cours à Toulouse. Bonnes amitiés à l'oncle Le Roy (...) »

7 juillet 1941 : « Rabat, Portugal (...) Amitiés à Le Roy et autres (...) »

5 août 1941 : « Nouvelles de Teilhard qui passe l'hiver à Pékin »

14 février 1942 : « Mon cher ami, (...) je suis toujours à Lisbonne, sur le Tejo (...) m'a prolongé ma mission d'étude tant pour publier le résultat des découvertes (...) que pour en faire de nouvelles (...) J'ignore du reste ce que je ferai après juillet : poursuivre ici ou me laisser tenter par l'Amérique. Question particulièrement scientifique et nullement politique en tout cas : à mon âge j'irai, avec ce qui me reste de force, où le travail scientifique est possible et le plus utile. Le reste ne dépend pas de moi. Il ne s'agit pas en cela d'être pour ou contre quoi que ce soit ou qui que ce soit mais (...) de partir du réel. »

1944, Johannesburg : « (...) Paris est libéré (...) Dites aux amis – Le Roy surtout – de mes nouvelles (...) T., un ami l'a vu à Pékin en septembre 1943, en bon état et travaillant. La nouvelle, non confirmée, de sa mort tragique en 42 était heureusement fausse. »

9 octobre 1944 : « On peut depuis quelques jours écrire à Paris (...) sauf ordre supérieur, ne songe pas rentrer avant 46, car ce serait trop tôt pour travailler (...) Et vous ? Votre santé ? Celle des vôtres, votre maman ? L'I.C. notre (?). Le Roy et les siens (...) Rien naturellement de Teilhard. »

26 mars 1945 : « Je serai heureux de vous revoir et de causer, aussi avec Le Roy (...) votre ami (...) »

24 avril 1945 : « Amicaux souvenirs à Le Roy (...) T. continue à bien se porter. »

28 juin 1945, 27 rue Bonaparte : « Enchanté de vous revoir un soir. Venez dîner en arrivant vers six heures et demi (...) On ouvrira une boîte à sardines, ce ne sera pas un banquet »

19 mars 1946 : « (...) je vous ai un peu espéré ce soir (...) »

27 mars 1946 : « Je serai chez moi lundi que je bloque pour vous (...) »

4 décembre 1947 : « (...) M. l'abbé de Lapparent (...) s'il veut des reptiles, le Karoo l'attend. Et son affaire ? A-t-elle eu d'autres suites ? Dites-lui mon bon souvenir. »

19 mars 1948 : « (...) J'ai de temps en temps des nouvelles directes de Teilhard ; j'en ai eu aussi par Mgr de Solages qui m'a envoyé son beau discours de rentrée où il a pris courageusement sa défense (...) Chose agréable (...) la Société géologique de Londres m'a attribué la médaille Prestwich pour 48 (...) »

30 septembre 1948 : « Mise à la retraite de l'I.C. (...) Avez-vous laissé votre labo, votre bureau, mais sans (...) ni contrôle qu'en ferez-vous ? Retourneriez-vous davantage dans votre diocèse (...) Pas de nouvelles de T. depuis longtemps. Va-t-il vraiment mieux ? »

26 septembre 1955 : « (...) De Rome, le bon Blanc, Teilhard je crois vient de me renvoyer un projet de lettres que je lui avais demandé de remettre au Saint-Père, ce qu'il ne croit pas devoir faire car il a été deux fois pris à partie par l'*Osservatore Romano* (j'ignore à propos de quoi). Il m'a écrit qu'il lui semblait (...) que ce soit moi (...) plus indiqué. Je lui ai répondu, pour moi, négativement car si scientifiquement je puis couvrir Teilhard et l'accepter, je ne suis pas toujours sûr de comprendre sa doctrine philosophique et ne puis être juge des opportunités de sa (...)tion.

Ce n'est du reste pas pour rien qu'il n'a désigné aucun ecclésiastique comme son exécuteur testamentaire, il savait trop bien qu'ils sont trop vulnérables aux foudres vaticanes (...) papiers de la B.N. à ne pas ouvrir avant 1980... »

Annexe 9

Lettres du père Teilhard de Chardin à l'abbé Gaudefroy

Peut-être du fait du titre Teilhard de Chardin, *Lettres inédites*³⁷, ces lettres, en fait adressées à l'abbé Gaudefroy et à l'abbé Breuil, sont peu connues.

Une carte postale de Saïgon, le 5 mai 1923, inaugure une correspondance ici publiée, jusqu'en 1939, mais on sait par la correspondance entre l'abbé Breuil et l'abbé Gaudefroy que le lien perdure jusqu'à la mort de Teilhard. Comme pour l'abbé Breuil, l'abbé Gaudefroy joue le rôle de l'ami critique : en 1927, par exemple, on a l'écho d'une observation qu'il a faite à Teilhard reprise ici dans une lettre de ce dernier :

« (...) Un dernier mot sur votre lettre. Vous me dites que « ma » solutions du problème originel vous paraît d'un concordisme déplaisant. C'est exactement de mon avis. Aussi n'ai-je donné cette solution que comme *une* solution intermédiaire (et parce qu'elle est tenue par des amis théol.). Mon arrière-idée, c'est que la vraie solution est à chercher dans une direction où la chute originelle ne ferait qu'exprimer la loi de la chute inhérente à toute évolution spirituelle (pendant la phase où l'être *existe* suffisamment pour agir consciemment et n'existe *pas encore assez* pour être définitivement bon). – Si vous vous en souvenez, c'était ma troisième solution (...) » (p. 69)

Mais l'abbé Gaudefroy donne aussi des nouvelles de Paris, envoie des coupures de journaux, relate l'actualité : ainsi, en 1934, concernant le groupe Légaut, ce dont témoigne la réponse de Teilhard :

« (...) Merci des nouvelles que vous me donnez de Paris. Le mariage de Perret (après celui de Dubreil) ne m'a surpris qu'à cause de la nature particulière du sujet. Cela devait arriver. A moins d'être un moine démarqué comme Légaut, nul ne saurait demeurer célibataire « dans le monde » (comme disent les auteurs pieux) sans une véritable passion pour quelque œuvre ou quelque idéal. Et je ne crois pas que Perret eût une passion de cette qualité. Ceci du reste soulève toute l'énorme question de la véritable signification, et de la valeur, de la Chasteté. Je suis de plus en plus persuadé que, là aussi, il faut que nous fassions peau neuve (...) » (p. 104).

Teilhard suit de près la parution du seul article de l'abbé Gaudefroy et en rend compte à l'abbé Breuil en 1936 :

« (...) Lu avec intérêt l'article de Gaudefroy sur le Feu, dans les *Etudes*. Plein de choses entre les lignes, – et très humain. Une phrase a dû échapper aux censeurs : « L'Homme devait être encore voisin de sa phase *arboricole* » ! Je m'en suis profondément réjoui et éjoui (...) » (p. 232).

Teilhard reconnaît bien volontiers en 1934 le rôle de l'abbé Gaudefroy :

« (...) Ne vous laissez pas de mes silences. Au fond, vous êtes pour moi un de ces amis rares et précieux sur qui on peut compter en toutes circonstances, et jusqu'au bout. Gardez-moi cela. Je vous embrasse en X. » (p. 106).

Plus profondément, il y a une écoute chez Teilhard et un dialogue : ainsi le 7 octobre 1929 à propos de deux lettres, dont l'une du 7 juillet :

³⁷ TEILHARD DE CHARDIN, *Lettres inédites à l'abbé Gaudefroy et à l'abbé Breuil*, Editions du Rocher, Monaco, 1988, 330 p., passim.

« (...) Je devinais un peu, cher ami, – mais je ne comprenais pas à quel point, vous souffrez de ne pas pouvoir (ou de ne pas oser ?) donner libre cours à la puissance spirituelle que vous sentez accumulée en vous. Il vous faudrait un ami toujours présent ; ou, mieux encore, quelques disciples. Avez-vous essayé d'écrire, un peu régulièrement ce qui se passait au fond de votre âme ? Vous me dites que devant une feuille de papier, vous vous sentez en prison. Mais il y a parfois moyen d'avoir quelqu'un ou quelque chose d'habituellement en vue, derrière un papier. Vous devriez, petit à petit, écrire votre « prophétie » au gré de l'inspiration et de l'excitation des événements. Je me demande si, une fois le premier courant un difficilement établi, vous ne découvririez pas le chemin facile des eaux. – Au pis aller, ne vous découragez pas. Il me semble que la tension intérieure des esprits (même non extériorisée) doit jouer un grand rôle dans l'avènement du vrai Règne de Dieu. « Celui qui parlera » quelque jour trouvera ses mots, et la flamme de ses paroles, dans ce que vous aurez silencieusement, avec bien d'autres, nourri dans le secret de vous-même. – C'est très vrai, ce que vous dites des prophètes. Justement aujourd'hui (2^e dimanche d'octobre) les 1^{rs} leçons du Bréviaire (et les 2^e : explication par St Augustin) montrent avec tant de pathétique le désarroi des Juifs privés d'inspiration : ils préparent l'emplacement d'un nouveau temple, – ils attendent que surgisse l'homme de Dieu. – Mais nous, chrétiens, pouvons-nous encore attendre un Prophète. – Il m'a parfois semblé que, dans l'Eglise actuelle, il y a trois pierres périssables dangereusement engagées dans les fondations : la première est un gouvernement qui exclut la démocratie ; la deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme ; la troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie. – Qu'en pensez-vous ? – Pour me rassurer, je me dis ce que vous me rappelez si justement dans votre lettre. Au fond (en vertu même du mécanisme de l'Evolution), rien n'est jamais absolument périmé. Ce que j'appelle des « pierres périssables » est sans doute simplement un groupe de tendances protectrices que nous sauvent de l'anarchie, de l'égalitarisme et de la dispersion spirituelle. En ce qui touche particulièrement la prophétie, je suppose que ce don est maintenant diffusé dans la masse de l'Eglise. Qu'est « l'infaillibilité » *mouvante* de cette Eglise, sinon la sélection continue des éléments et la découverte constante des voies nouvelles par un *immense tâtonnement dirigé* ? (...) » (p. 79-81).

En 1935, la question de la foi des scientifiques les amène à partager et Teilhard écrit :

« (...) Je ne sais si vous vous souvenez du leit-motiv de votre lettre : « La valeur absolue de la Recherche ». Vos réflexions, et les faits que vous citez (Wallerant, etc.) m'ont passionnément intéressé, – parce que, comme vous savez, je me pose, depuis longtemps, (nativement, pourrais-je dire) la même question que vous. Ou plutôt je l'ai résolue depuis longtemps par l'affirmative. Si vous avez la patience de lire les pages que j'ai envoyées (au début de janvier) à Le Roy, intitulées : « Comment je crois », vous verrez que tout l'édifice de ma foi est construit sur la base d'une adhésion complète à la valeur suprême de ce qui se développe autour de nous, et en nous, dans l'Univers. Et ceci n'est pas une fiction : réellement, *toute* ma religion dépend de cette croyance initiale au Monde, et à l'Avenir du Monde. – Je ne suis plus actuellement fidèle au Christianisme *que* parce que le Christ (bien compris) m'apparaît la seule issue ouverte en ce moment aux aspirations unitaires de l'Univers autour de nous. – Vous comprendrez que dans ces conditions j'aie poussé la même enquête que vous auprès des « chercheurs » de ma connaissance. Or, je suis presque à chaque coup, (sauf dans le cas d'esprits déjà profondément christianisés) arrivé au même résultat que vous : En grande majorité, les »découvreurs « ne reconnaissent pas en eux-mêmes (ou ne veulent pas s'avouer) qu'ils cherchent quelque chose de plus que la solution d'une partie d'échecs. Et cependant, je suis persuadé que vous avez raison : au fond, ils se donnent, instinctivement, à quelque chose qu'ils adorent. On ne donne pas sa vie pour un mot croisé. – Reste que l'in-explication de cet attrait profond représente une immense faiblesse. Faute de formulation intellectuelle

et d'intégration consciente dans la vie réfléchie, le sens de la valeur absolue de l'effort humain s'atténue, s'émousse. – Et on arrive ainsi au cas des hommes que vous me citez, - chez qui la foi en l'Univers n'est jamais sortie de la nébuleuse d'un « sentiment ». – Mais pourquoi nous en alarmer ? – Ce que nous reconnaissons profondément vrai en nous-même *doit* exister et être vrai dans les autres. – Il me paraît psychologiquement inévitable que, avant deux ou trois générations, l'Humanité soit amenée à se poser *en masse* la question du sens et de la valeur de la peine qu'elle se donne ; – et je ne doute guère que l'issue soit un acte de foi en l'Avenir.

Car autrement ce serait la fin de l'Evolution. – Je pense, avec vous, que nous sommes à la veille de passer par un point critique, au-delà duquel ceux-là seulement continueront à chercher et à construire, (c'est-à-dire à vivre) qui le feront *religieusement*.

Il faudrait bien plus qu'une lettre pour discuter ces choses. Vous savez que cet été, vraisemblablement, j'aurai la joie de converser avec vous. J'aurai beaucoup, beaucoup de choses à vous dire. Peut-être m'aidez-vous à mieux comprendre où je me trouve. En tout cas, vous parler me fera du bien. – Je me réjouis, en attendant, de voir bientôt arriver Breuil. Mon plan est de rentrer avec lui en France. Séjour assez court du reste, – puisque, probablement, je devrai être dans l'Inde du nord en septembre (avec l'expédition de Terra). – C'est de plus en plus le seul idéal ouvert devant moi ; travailler jusqu'au bout en me fiant aux choses, pour avoir le droit de m'abandonner au Monde (c'est-à-dire à Ce qui est derrière lui) quand je mourrai (...) » (pp. 106-108).

En octobre 1936, de Pékin, Teilhard répond à une « immense lettre » où l'(abbé Gaudefroy s'est interrogé sur ce qu'il doit faire comme œuvre :

« Ami bien cher,

J'ai trouvé, voici 3 jours, votre immense lettre du 15 sept. qui m'a fait un immense plaisir. Je ne cessais de me reprocher mon silence, – et avais depuis des mois sur ma table *la Découverte du Feu* pour me rappeler ce que je vous devais. – En fait, il me faudrait un volume, ou mieux une soirée de conversation, pour vous répondre, et aussi pour vous dire ce que j'aurais à vous raconter. – Tâchons de couvrir l'essentiel. Et d'abord passons en revue les divers points dont vous me parlez.

1) Touchant le problème fondamental (où porter maintenant votre activité fondamentale ?), je le comprends d'autant mieux que vous savez que je me pose équivalentement la même question. Moi je me suis toujours occupé de Vie, mais de la Vie dans le *Passé*, et vous avez pu voir, dans les *Etudes* d'il y a un an, ce que je pense de cela. Autrement dit, sans regretter les perspectives fondamentales que ma discipline m'a ouvertes, je m'aperçois qu'elles m'inviteraient logiquement à abandonner la géologie pour un travail quelconque de construction humaine penché sur l'Avenir. Le malheur est qu'on n'a qu'une vie, – et qu'on n'a plus le temps, à 55 ans, de se refaire une spécialité professionnelle. Que faire, dans ce cas ? – Je vous conseillerais d'abord (comme je me le fais à moi-même) de ne pas lâcher la proie pour l'ombre, – c'est-à-dire de conserver fondamentalement votre ligne de recherche cristallographique, qui constitue votre devoir humain, – sans compter que c'est de ce côté-là que vous avez un contact *réel* avec le « Cosmos », – et aussi que vous trouvez une base incontestable pour vous imposer sur des domaines moins reconnus comme scientifiques. Ceci posé, je serais heureux de vous voir (comme je m'y essaie moi-même) pénétrer *à partir de là* dans les questions spirituelles et humaines avec les méthodes de la Science, de manière à substituer aux *Métaphysiques* dont nous mourons une Ultra-physique (la vraie philosophie de la nature des Grecs, j'imagine) où Matière et Esprit seraient englobés dans une même explication cohérente et *homogène* du Monde. N'est-ce pas précisément cela dont vous rêvez ? Mais alors, pour cette recherche je vous conseillerais (sauf par procédé littéraire et poétique) de ne pas vous perdre dans la nuit des origines

humaines. C'est le phénomène humain *actuel* qui est le plus clair, le plus illuminant, et aussi le plus « fécondement » paradoxal pour la Physique moderne. Prenons le cas de la mort (qui m'attire, moi aussi, depuis longtemps). Il se pose pour moi (comme pour vous, si j'entends bien) de la manière suivante : « Comment un élément du Monde, devenu capable de prévoir l'avenir, de *voir* l'avenir, peut-il demeurer en *équilibre interne* en face d'une fin qui le menace ? » – Là me paraît être le problème physique de l'Hominisation (c'est-à-dire de la transformation qui a rendu le Weltstoff conscient de sa position dans le Temps et l'Espace). Comment, autour de l'élément hominisé, l'Univers *doit-il* se manifester [au-dessus, le père a ajouté : se transformer corrélativement] pour équilibrer les énergies nouvellement écloses de la Pensée ? Et ma réponse générale (la vôtre) est que la Pensée exploserait, ou se volatiliserait, si l'Univers, en réponse à l'Hominisation, ne se *divinisait* pas en quelque façon (à préciser ultérieurement). Vous pouvez développer cela, comme dans le cas du Feu, dans une fiction préhistorique (faites-le). Mais n'oubliez pas que vous traitez un problème actuel, – et que les préoccupations que vous prêterez au Sinanthrope ne commencent en réalité à devenir aiguës dans la conscience humaine qu'aujourd'hui.

2) J'approuve entièrement vos dispositions quant au fardeau des choses mortes que véhicule (en excès...) aujourd'hui l'Eglise. C'est ce que Le Roy appelle si justement « absorbere peccatum », – et votre Dominicain scandalisé était un gosse ou un nigaud. – Ce que vous me dites « Une religion ne se fabrique pas : il y a la religion humaine éternelle, seule », est cependant insuffisamment clair. Quelle est cette religion humaine, justement ? – Une religion vraie (parce qu'elle naît de l'effort humain total pour la découverte de Dieu) doit être « phylétique ». Mais où est le *bon* phylum ? – Vous savez que je décide pour moi la question en admettant (pour de bonnes raisons, je crois) que le Divin doit être d'étoffe *personnelle* ; et comme le Christianisme est le seul phylum vivant conservant une Personnalité divine, mon adhésion à lui se trouve justifiée. – Adhésion non passive, bien entendu. Je me sens de moins en moins disposé à me résigner aux « défauts » de l'Eglise, surtout quand ces défauts ne sont pas seulement des étroitesse partielles, mais manifestent une absence ou une erreur de perspective d'ensemble. Là-dessus, je ne désarmerai sans doute jamais. Mais parce que je vois mieux qu'il y a deux ans ce qui est précieux et irremplaçable, et « cosmiquement nécessaire » dans le Christianisme, mes réactions sont beaucoup plus filiales. Or, quand on aime vraiment ce qu'on critique, – on peut critiquer sans danger. – Votre sentiment, en tout cas, qu'il ne faut pas s'enfermer dédaigneusement dans sa pensée, mais qu'il convient de descendre dans l'arène, même des *Etudes*, est excellemment humain et chrétien.

3) Puis vous abordez, dans votre lettre, des questions toutes spéculatives sur la Vie ; –

a) Touchant l'extraordinaire structure de l'infra-vivant, en myriades d'éléments quasi-identiques, il me semble que ces éléments (dans la mesure où ils existent *réellement*, – ceci est un mot à discuter avec Le Roy) ne doivent être identiques que vus de *loin*, comme les moutons d'un troupeau. Mais j'admets tout à fait que leur individualité doit être infiniment peu marquée. Ceci fournit du reste un excellent arrière-plan à un système (le mien...) où l'Univers se présente comme un processus continu de différenciation (« personnalisation »), – la différenciation des éléments étant *liée* à leur graduelle unification (« l'union différencie »). Parcourez, à l'occasion, mon essai sur un « Personalistic Universe » que j'ai fait envoyer à Le Roy l'été dernier. Vous verrez ce que je veux dire ici.

b) Touchant la nature de l'étoffe *vivante* du Monde, j'imagine qu'elle a une capacité de prolifération et de reviviscence beaucoup plus grande que celle que manifeste la vie terrestre. Mais tout de même je me la représente comme un *Quantum* qui s'épuisera dans un certain Succès. Si la Terre ratait, la portion du Quantum que représente la Terre réussirait autrement et ailleurs ; mais si ce Quantum réussit et s'évade sous une forme quelconque, la Terre sera bien morte. – Dans le cas particulier de la Terre, je ne suis pas incliné à penser que, si l'Humanité disparaissait, aucune autre pensée pourrait y renaître (parce que je ne

conçois pas bien qu'un cycle évolutif y recommence) ; cependant le paléontologiste Matthew (que ne préoccupait guère le Phénomène Pensée, je dois dire) a écrit le contraire. – Le problème se complique si on y fait entrer (comme on le *doit* scientifiquement, je crois) la question de l'immortalité (irréversibilité) des *centres cosmiques pensants*. – [Au-dessus de : centres cosmiques, le père a ajouté : âmes individuelles.] En fait, je considère que l'hypothèse d'une catastrophe cosmique pour la Terre, absolument vraisemblable si on regarde le Monde du côté [au-dessus de : du côté, le père a ajouté : par le bout] de la Matière, est impossible si on regarde par le bout de l'Esprit. L'Univers me paraît solidement en porte à faux sur l'Avenir. *Sous peine* d'être impossible pour la pensée qui y est née. Il est infaillible dans son improbabilité démesurée.

Je crois que voilà à peu près ce que je pouvais vous répondre. En le faisant, j'ai eu à vous dire déjà une bonne part de mes préoccupations présentes, spéculatives. Mais il n'y a pas que la spéculation. La crise humaine présente, approchant d'un maximum, m'intéresse, et même m'angoisse profondément : parce que j'y vois un effroyable malentendu, dans lequel on risque plus que jamais de confondre le Christianisme avec une tendance désespérée (et condamnée) à nous ramener à Romulus ou à Wotan, c'est-à-dire au Néolithique (...). (pp. 109-114)

Chronologie pour l'abbé Gaudfr

1878	naissance de Christophe Gaudefroy à Beaucamps-Le-Vieux
1880	naissance de sa sœur Clémence
1881	naissance de sa sœur Berthe
1882	décès du père, Charles Gaudefroy
1902	ordination sacerdotale
1914 – 1918	brancardier
1919	doctorat ès Sciences entrée à l'Institut Catholique et à la Sorbonne ³⁸
1926	décès de M. Portal condamnation de L'Action Française
1933	prix de l'Académie des Sciences président de l'Académie des Sciences
1936	début de la Guerre d'Espagne (1936 – 1939)
1937	décès du docteur Farcy, son beau-frère
1938	<i>Le Montcelet</i> Munich
1940	Légaut aux Granges (et à Vichy)
1944	prix de l'Académie des Sciences
1948	départ de l'Institut Catholique et de la Sorbonne (retraite à 70 ans).
1949	décès de sa sœur Clémence départ pour le Maroc
1952	prix de l'Académie des Sciences
1966	première attaque cardiaque

³⁸ A la Sorbonne comme préparateur auxiliaire au laboratoire de la Faculté des Sciences (6.000 F par mois).

1967	retour du Maroc et retraite à Beaucamps-Le-Vieux
1971	décès de Christophe Gaudefroy ; le père d'Ouince prononce l'homélie funèbre.

Sources

- *Archives Nationales*, AJ 16 (1095, dossier Gaudefroy ; 1591, dossier Wallerand)
- Dossier personnel et correspondance à l'*Institut Catholique* (Paris), où Serge Sollogouts nous a réservé le meilleur accueil.
- *Bibliothèque Nationale François Mitterrand*
- *Bibliothèque Municipale d'Amiens* (il n'y a pas, dans les catalogues d'inédits ou de manuscrits de l'abbé Gaudefroy).
- *Société des Antiquaires de Picardie*, courrier au sujet du don de la collection Laville (+ 1939) fait à la Société par l'abbé Gaudefroy.
- *Archives Diocésaines*, lettre du 16 novembre 2007 de l'archiviste diocésain, Aurélien André, que je remercie.
- *Archives de Marcel Légaut, Mirmande* : Homélie prononcée par le père d'Ouince aux obsèques de l'abbé Gaudefroy, le jeudi 23 septembre 1971 à 16 h en l'église de Beaucamps-Le-Vieux (Somme), 3 pages dactylographiées.
- *Folklore de Beaucamps-Le-Vieux*, tapuscrit de 26 pages. « Les vieux usages disparaissent. Personne ne se préoccupe de rappeler ce qui existait dans notre enfance. On oublie tout cela. C'est pourquoi je veux parler. Né en 1878 à Beaucamps-Le-Vieux, j'y ai vécu mon enfance ; je puis dire ce que j'y ai vu de 1885 à 1892 et les changements qui ont suivi parce que j'y suis venu tous les ans en vacances. Si j'ai un souhait à exprimer, c'est que d'autres qui ont vécu plus fidèlement dans ce pays, enrichissent cet ensemble de souvenirs ». Des notations esquissent une crise entre 1892 et 1910.
- Lettres de Marcel Légaut au père Gaudefroy (novembre – décembre 1941), *Quelques Nouvelles* n° 18, mars 2006, p. 2 .
- Lettres de l'abbé Breuil à l'abbé Gaudefroy
- Notice sur la généalogie des Gaudefroy, XXX choix, 31 pages. Par ailleurs, la famille Gaudefroy, avec l'aide de Charles-François Gaudefroy, s'est mobilisée ; des photographies, des courriers, des anecdotes significatives quant à « l'oncle caillou » ont été exhumés. Il y a une masse importante de fichiers informatiques disponibles dans la famille, concernant soit des écrits en picard (*Prière d'une vieille picarde*, de 1922, est un poème de Clémence, sœur de l'abbé), soit des études généalogiques, soit des souvenirs personnels. Tous mes remerciements à Charles-François Gaudefroy, Marie-Jeanne Vertongen et Marie-Thérèse Facqueur. A noter que bien des archives familiales ont disparu dans l'incendie de la maison Gaudefroy à Neuville-Coppegeule en 1940.

Bibliographie

- MORIN Philippe, PERMINGEAT, « Le chanoine Gaudefroy (1878-1971), *Notes du Service géologique du Maroc*, p. 32, n° 241, 1972, pp. 9-14.
- *Bulletin de la Société Française de Minéralogie et de Cristallographie*, (1973), pp. 249-251 (notamment une bibliographie scientifique de 1912 à 1948).
- SOULAGES Gérard, *Le groupe de Marcel Légaut et le rayonnement spirituel du R.P. Teilhard de Chardin*, tapuscrit de 33 p., 1960.
- *Lettres inédites du père Teilhard de Chardin à l'abbé Gaudefroy et à l'abbé Breuil*, Paris, Editions du Rocher, 1988, 328 p. Le dossier des lettres de Teilhard à l'abbé Gaudefroy a été rangé par ce dernier au cours de l'été 1955, peu après le décès de Teilhard, et confié par son neveu Pierre à C. Guénot. (Lettre de l'abbé Gaudefroy à Pierre Gaudefroy du 20 janvier 1956).
- Actes du Colloque *Jean Garneret et l'ethnologie régionale*, Besançon, Folklore comtois, 2008, 288 p.